

N°
207

LE CASOAR



Revue trimestrielle de la Saint-Cyrienne - Octobre 2012



Paroles
de futurs chefs

02 Ours

03 Editorial du Président

DOSSIER :

05 Au milieu du gué

Nicolas de Chilly

06 Quelques remarques pour prendre congé de notre « première partie de carrière »

Joan Guiguet

07 Entre Charybde et Scylla

Alain Messager

08 Toi futur chef, ...

Benoît Villeminoz, Matthieu Dutheil de la Rochère, Julien Mary, Benoît Olié, François-Xavier Mercey, Grégoire Bondet de la Bernardie, Erwan de Cacqueray, Marc Bonnet, Antoine Verley, Pierre Biclet, Gonzague Prouvost, Cyril Iordanow, Maurice de Saint-Victor, Jean-Baptiste Vouilloux, Yann Hauray, Jean-Gabriel Cadoux, Gautier Saint Guilhem, Benjamin Roehrig, Ambroise Delassus

14 Filière Sciences, le double effet Kiss-cool

David Pawlowski

15 Toi futur chef, ...

Etienne Morilleau, Matthieu Pratt, Fabrice Beurois, David Guélé, Xavier Janny, Amaury Poirier-Coutansais,

22 Help us to help you

Alexandre Badin

24 Toi futur chef, ...

32 Une année à Quantico

Tugdual Barbarin

35 L'Armée et ses gayrriers !

Emmanuel Dubois

EN BREF

36 Jérôme Pellistrandi

DÉBAT

41 Algérie (Droit de réponse : extrait)

Jacques Kandel

42 Des prudences de Sioux

Jean-Louis Maudieu

43 Un escadron de chars en Algérie

Marc Charpy

47 Et si elle n'était pas finie ?

Henry-Jean Fournier

48 Il y a 20 ans, la FORPRONU. Plus jamais cela ! Et après ? Suite et fin

Erik Sandahl

TRIBUNE LIBRE

51 Nostalgies

Guy de Rochegonde

52 Vaches maigres et priorités politiques

Dominique Baudry

53 Billet d'humeur : De Camerone au Vel d'Hiv

Patrick de Laforcade

54 Nul ne sera soumis à la torture (2^{ème} partie)

Bernard Durand

SOMMAIRE

TÉMOIGNAGES

56 Ayez une âme, on en réclame

Nicolas de Beauregard

57 Sur une terre gelée

Vincent Coulongeat

VIE PRO : ACTIVE & CIVILE

60 Lettre à un ami officier...

Beaudoin Delescluse

HUMOUR

63 Retraite active

Ronan Héliot

64 LES POTINS DE LA MALVINA

66 BIBLIOGRAPHIE

COURRIER DES LECTEURS

70 Ségolène Martinez

LA VIE DE LA SAINT-CYRIENNE

75 Le mot du délégué général

76 Hommage à nos morts

79 La vie de l'école

86 Assemblée générale 2013

88 Liste des délégués et des correspondants

92 Correspondants en Etats-Majors de l'administration centrale

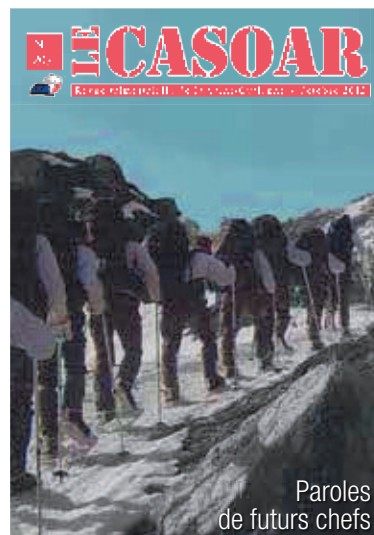
93 Liste des correspondants de la Saint-Cyrienne dans les promotions

97 La vie des promotions

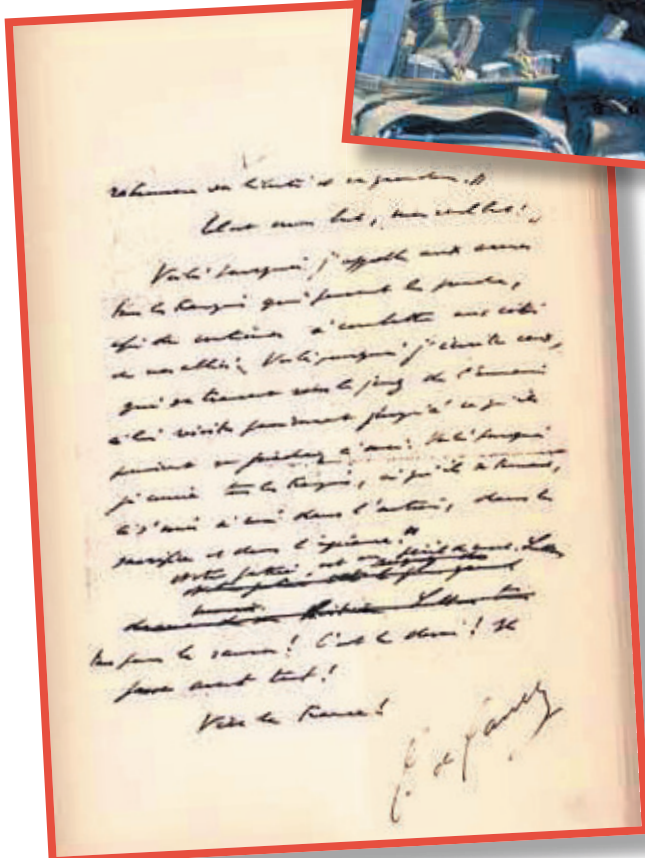
102 Nouvelles des familles

107 Lettres électroniques du trimestre

112 Que pensez-vous du Casoar ?



Paroles
de futurs chefs



Paroles de futurs chefs

Au milieu du gué

Il ne pourra plus être dit que les “jeunes” générations n’écrivent pas dans le Casoar. Tel est bien le principal objectif du dossier qui vous est présenté dans ce numéro : donner la parole à ceux qui, au crépuscule de leur première partie de carrière et à l’aube de leur deuxième, se préparent aujourd’hui à devenir les chefs de demain. Avant de leur laisser la parole, il s’agit en quelques lignes de les présenter au lecteur.

Qui sommes-nous ?

Nous sommes une trentaine d’officiers de l’armée de Terre, provenant de toutes les armes et de la Gendarmerie, sortis de Saint-Cyr il y a une douzaine d’années environ et d’une moyenne d’âge de 36 ans. Nous sommes actuellement engagés dans une scolarité de l’enseignement militaire du second degré, qui se divise en deux années : la première se déroule en interne “armée de Terre” et se scinde elle-même en deux parties : six mois en mission extérieure dans un poste en état-major international et six mois d’apprentissage de la tactique du niveau régiment à division au CSEM⁽¹⁾. La deuxième année constitue l’année d’Ecole de guerre proprement dite, au cours de laquelle nous retrouvons nos camarades des autres armées pour étudier la planification de niveau opératif et “apprendre à penser”⁽²⁾ les grands enjeux de notre défense et du monde contemporain. Certains compléteront ces deux années par une formation de troisième cycle dans une grande école ou une faculté civile.

Qu’est-ce qui caractérise notre génération ?

Quatre traits de caractère majeurs marquent notre génération.

Le premier, c’est que depuis notre tout jeune âge, nous évoluons au cœur d’un perpétuel mouvement de réforme. Dès notre entrée à Saint-Cyr, nous connaissions la fin de “l’amalgame”⁽³⁾ et nous accomplissions notre stage en corps de troupe non plus comme aspirants, mais avec le grade de sergent. Lorsque nous sommes arrivés dans nos régiments, la professionnalisation se terminait... une profonde transformation qui en appelait une autre, quelques années plus tard, celle que nous traversons actuellement.

Notre seconde marque de fabrique se nomme “OPEX”. Ayant pris nos fonctions de chefs de section dans une armée professionnelle, nous avons tous été projetés en moyenne cinq fois sur des théâtres d’opérations extérieures au cours de nos dix premières années de carrière. Des Balkans à l’Afghanistan, en passant par la Côte d’Ivoire, le Tchad ou le Liban, nous bénéficions tous déjà d’une assez riche expérience opérationnelle, qui nous permet de n’avoir pas trop à rougir devant les anciens nous racontant leurs campagnes lors des 2S...

Ce qui distingue également notre génération d’officiers, c’est qu’elle a déjà été amputée d’une partie importante de ses membres, qui ont quitté l’institution au cours ou au terme de leur première partie de carrière. Selon les promotions, entre vingt et quarante de nos camarades environ occupent désormais une activité dans le civil, soit près du cinquième de notre effectif initial en moyenne.

Enfin, ce qui marque notre état d’esprit actuel, c’est l’incertitude de l’avenir. Pour paraphraser Socrate, nous ne savons aujourd’hui qu’une seule chose, c’est que nous ne savons rien... de ce qui nous attend dans les prochaines années. Nous savons juste que nous travaillerons plus longtemps, que peu d’entre nous auront l’honneur de commander un régiment, et qu’encore moins auront la chance de conserver leur quart de place *ad vitam*...

Alors, qu’est-ce qui nous fait avancer, qu’est-ce qui nous motive ? Sommes-nous rongés par l’inquiétude ou confiants dans l’avenir ? Les responsabilités qui nous sont promises nous font-elles encore rêver ? Tout cela, nos préoccupations, nos espoirs et nos doutes, vous le découvrirez dans ce dossier, que nous avons voulu rédiger dans une forme innovante. De façon parfois un peu provocante, souvent directe, mais toujours avec cœur, parce que nous croyons encore à la beauté de notre métier et à l’importance du rôle que nous aurons à jouer dans les prochaines années.



(1) Cours supérieur d’état-major. - (2) Devise de l’Ecole de guerre.

(3) Au III^e bataillon, regroupement des élèves-officiers commissaires, polytechniciens, de réserve et d’active au sein d’une même promotion.

Quelques remarques pour prendre congé de notre “première partie de carrière”

Voilà donc la fin de ce que qu’il est convenu d’appeler notre “première partie de carrière”, termes froids pour désigner notre vie de chef de section et de commandant d’unité, c’est-à-dire la vie que nous avons vraiment choisie en entrant à la Spéciale. Cette vie de chef au contact de ses hommes nous faisait rêver, suscitait toutes nos espérances... et nos illusions.

L’heure est donc au bilan.

Que reste-t-il de nos espoirs, de notre idéal ? Et comment voyons-nous la suite de notre “carrière” dans une institution que nous avons choisie “sans calcul d’intérêt, ni d’ambitions” ?

Tout d’abord, alors que les souvenirs commencent à s’estomper, se diluer, se mêler, il nous reste la part essentielle des rapports humains. Chefs de sections, commandants d’unités, nous avons d’abord été marqués par nos soldats, nos sous-officiers, nos chefs. Des discussions interminables sous les étoiles, des reproches cinglants ou de chaleureuses félicitations, voilà la trame essentielle de notre métier de chef. Voilà ce qui demeure par-dessus tout ; et c’est très bien comme ça. Cela montre que le chef militaire reste l’homme du commandement et des relations humaines, par-delà toutes les révolutions techniques.

Mais notre idéal naïf de jeune saint-cyrien ne s’est-il pas émoussé au contact de ces hommes qui nous étaient confiés et qui n’étaient pas toujours à la hauteur de nos images d’Epinal ? Non, au contraire. La nature humaine - et l’armée en est un beau condensé - est toujours aussi riche car elle est complexe. Nous avons ainsi tous connu de bons soldats et de moins bons, des courageux et des pleutres, des dévoués et des tire-au-flanc, et ce comme toutes les générations qui nous ont précédés. Et avec cette pâte humaine, la mission restait la même : en faire des soldats et les commander. Voilà bien de quoi remplir une vie ! Et le découragement, la pesante monotonie de certains jours et la routine qui pointe toujours font partie des écueils à combattre à chaque génération également. Mais nous oublions ça pour quelques belles missions, quelques beaux défis relevés ensemble et qui viennent combler notre “soif de grand air et de mouvement”. Enfin, le but ultime ne change pas, il s’agit toujours de servir la France par les armes. Si nous souffrons de voir l’amour de la patrie se dessécher quelque peu dans le cœur de nos contemporains, il reste vif dans nos esprits et donne un sens profond à toutes nos actions, même les plus obscures.

Alors, au terme de cette vie de chef au contact étroit de la troupe, que reste-t-il de notre formation à Saint-Cyr ? Les cours de la direction de l’enseignement tactique et de l’instruction militaire (DETIM) et de la direction générale de l’enseignement et de la recherche (DGER) nous semblent loin, mais la formation morale, le “savoir être” et l’exemple de quelques chefs continuent de nourrir notre engagement d’officier.

Mais il faut tourner la page. Sur les bancs de l’enseignement militaire supérieur, le doute peut nous assaillir. Pourquoi continuer, le jeu en vaut-il la chandelle ?

Avant de chercher un quelconque intérêt personnel, je pense que la réponse la plus profonde et la plus assurée est aussi la plus terriblement anachronique et dépassée : il faut rester et continuer par devoir. Et le reste sera donné “par surcroît”.

Il faut rester par “piété filiale”, pour servir une institution qui nous a beaucoup donné. Je reste marqué par le texte suivant, rédigé au lendemain de la campagne fratricide de Syrie en 1941, et dans lequel le commandant Masson justifiait son choix de continuer le combat :

“La France a fait des sacrifices pour son armée. Elle attend donc d’un officier d’active, dont elle a payé l’instruction et l’éducation, qu’il continue à combattre tant que l’ennemi est sur son territoire”⁽¹⁾.

Dans une situation moins tragique, un saint-cyrien sert l’armée qui a contribué à faire de lui ce qu’il est.

De plus, en restant fidèle au service de la patrie, tel qu’il l’a choisi en entrant à Saint-Cyr, un officier continue à vivre dans une institution qui lui apportera ce qu’il ne trouvera nulle part ailleurs : le commandement de la troupe, le contact avec la jeunesse, les missions opérationnelles, la tradition militaire...

Enfin, arrive le temps d’apporter sa pierre à l’édifice, de peser un peu sur l’évolution de notre armée, de construire, à sa place, l’outil militaire dont la France aura besoin demain.

(1) Cité par Erwan Bergot, Bir Hakeim, Presses de la cité, 1990.

Chef d’escadron Joan Guiguet - Promotion “De la France Combattante” (1997-2000).

Ce nouveau défi transcende la question de l'inquiétude ou de la confiance dans l'avenir de nos armées. La fréquentation assidue de l'histoire militaire fait relativiser bien des choses. On sait que "tout a toujours très mal marché" et que l'armée française a traversé des crises bien pires que la situation actuelle. La fermeture de la Spéciale et la dissolution de l'armée en novembre 1942 ont posé d'autres cas de conscience à nos anciens ! Pourtant il faut rester réaliste, regarder les choses en face et relever le gant. Malgré tout, quelles que soient nos perceptions du cours des choses, il faudra toujours faire de nos bataillons, de nos régiments, de nos brigades des outils de combat efficaces, en dépit de tous les obstacles humains, idéologiques, matériels, financiers... Et dans cette œuvre pérenne - servir la France par les armes - comme à chaque génération, nous attendons de nos chefs qu'ils nous montrent la voie, qu'ils nous commandent avec bienveillance et fermeté et qu'ils maintiennent le sens de notre

engagement à son juste niveau, plus haut que la simple gestion technocratique d'une entreprise productrice de sécurité.

Alors, au seuil de cette morne "deuxième partie de carrière", nous aspirons encore à servir au sein d'une armée qui ne sera tout simplement que l'armée de la France, qui continuera à lui donner des soldats, qui restera à la hauteur de son histoire, de son patrimoine moral, qui tiendra son rang dans un monde dangereux et où les relations humaines resteront premières, loin devant les nécessités techniques et "managériales". Et nous espérons pouvoir alors nous appuyer sur une jeune génération qui cultivera ce même sens du service désintéressé et qui se sera toute donnée... à sa "première partie de carrière".



Entre Charybde et Scylla

Les faits sont têtus. On peut toujours affirmer que le budget de la défense n'est pas une variable d'ajustement mais, sur ces trois dernières décennies, il est passé de plus de 4% du PIB à moins de 2%. Entre 2008 et 2014, les armées ont réduit leurs effectifs de près de 70 000 personnes, soit près de 20% de ses effectifs. Quel autre ministère peut se targuer d'une telle réduction ? Et surtout, quel émoi médiatique si n'importe quelle entreprise annonçait la suppression de 70 000 emplois français !

A l'opposé, les faits sont tout aussi têtus. Le budget militaire français est, en volume financier, le troisième de la planète. En dehors de l'hyperpuissance militaire américaine, la France est probablement - pour l'heure - la seule nation à pouvoir déployer des moyens modernes sur la quasi-totalité du spectre d'action de forces armées. Ce qui en dit aussi long sur l'état des armées de nos alliés européens. Première puissance économique européenne, l'Allemagne semble ainsi avoir fait le choix d'abandonner sa capacité à mener un conflit de haute intensité⁽¹⁾.

Mais après tout, quand une nation (ou un groupe de nations) abandonne déjà une fonction aussi fondamentalement régaliennne que l'émission de monnaie à des acteurs privés sous le contrôle d'une autorité technocrate à la légitimité démocratique douteuse, pourquoi ne pas envisager d'en faire autant avec la Défense qui pourrait ainsi être assurée par des prestataires privés au gré des besoins ?

Sauf que l'histoire a été cruelle avec les communautés qui ont abandonné "l'esprit de défense", le plus souvent au nom d'une sacralisation de l'individu. Alors que ses citoyens rechignaient aux devoirs militaires, Rome a préféré confier la surveillance de ses frontières aux tribus "barbares" ; avec le résultat que l'on sait. La féodalité avait construit sa légitimité autour d'une aristocratie guerrière. Lorsque la haute noblesse a abandonné la conduite des opérations de guerre pour se concentrer sur les plaisirs de cour et les vanités qui y sont consubstantielles, elle a amorcé sa chute, confirmant ainsi le cycle platonicien aristocratie-timocratie-oligarchie-démocratie.

"La fin de la guerre a pour effet de laisser la guerre se répandre partout" prédisait le philosophe René Girard. A vouloir se sauver tous, on risque de s'y perdre tous. A confier le choix du sacrifice suprême aux nervis, on y perd son âme. Tel est l'étroit détroit dans lequel doit se mouvoir l'esprit de défense : entre *Charybde et Scylla*.



(1) Pierre Tran, *Austere landscape : militaries struggle to protect capabilities rethink strategies*, Defense news, 04 juin 2012. <http://blogs.defensenews.com/eurosatory/2012/06/04/austere-landscape-militaries-struggle-to-protect-capabilities-rethink-strategies/>

Toi futur chef, quel est le souvenir marquant de ta première partie de carrière ?

■ Chef d'escadron Benoît Villeminoz
Promotion Chef d'escadrons Raffalli (1998-2001).

Ce sont les missions opérationnelles réalisées au sein de mon unité.

Le plus marquant dans ces instants parfois forts, c'est le commandement qui trouve toute sa plénitude. Les heures d'un entraînement parfois ingrat, les vicissitudes de la vie quotidienne, tous les efforts se trouvent enfin récompensés dans ces situations d'exception, où les hommes adhèrent au chef pour remplir la mission. Ainsi, le saint-cyrien trouve ce qu'il est venu chercher : commander en situation exceptionnelle.

■ Chef d'escadron Matthieu Dutheil de la Rochère
Promotion de la France Combattante (1997-2000).

Je n'ai pas un souvenir marquant de ma première partie de carrière mais une impression générale que j'ai conservée de ces sept premières années comme chef de section, officier adjoint et commandant d'unité. La sensation générale est cette confiance du subordonné envers son chef. La question se pose toujours à un moment délicat : "Maintenant, qu'est ce qu'on fait mon lieutenant (ou mon capitaine) ?" Cette question est toujours apparue aux moments les plus sensibles et en l'entendant je savais que je serais obéi et suivi immédiatement dès que j'aurais parlé.

■ Chef d'escadrons Julien Mary
Promotion Général Lalande (1996-1999).

Les souvenirs sont nombreux et je serai bien en peine d'en citer précisément. Néanmoins, le contact humain y est toujours associé : le regard, confiant et joyeux, d'un subordonné dans l'action, une confiance ou un remerciement dans les moments difficiles. C'est tout le charme de la première partie de carrière et probablement la source de moindre satisfaction en seconde partie en dehors des rares périodes en unité opérationnelle.

■ Chef d'escadron Benoît Olié
Promotion de la France Combattante (1997-2000).

Sans entrer dans les détails du où et comment, il s'agit de ce moment que plusieurs ont connu où tes hommes, dans une situation où leur vie est mise en danger, restent silencieux et ont ce regard porté sur toi. Ce regard est un mélange de détresse, demandant "Que dois-je faire pour m'en sortir ?" et de sérénité, signifiant "Le lieutenant va nous tirer de là". Voilà ce qui marque un jeune officier lors des premiers pas de sa carrière. Cela te permet de savoir que tu es reconnu comme chef, par-delà le grade et la fonction.

■ Commandant François-Xavier Mercey
Promotion de la France Combattante (1997-2000).

Le souvenir marquant de ma première partie de carrière restera celui des hommes que j'ai commandés et des chefs que j'ai eus. En 10 ans (temps de chef de section puis de commandant d'unité), ce sont près de 500 hommes et femmes qui se sont succédés sous mes ordres, et une vingtaine de chefs, de tous niveaux, sous les ordres desquels j'ai eu l'honneur de servir. Le rapport humain permanent et essentiel qui en découle, structure, anime, fonde, guide, motive et parfois déçoit. Le commandement reste une histoire d'hommes.

■ Chef d'escadron Grégoire Bondet de la Bernardie
Promotion Chef d'escadrons Raffalli (1998-2001).

Le souvenir le plus marquant de ma première partie de carrière reste ma première opération extérieure au Liban, qui fut l'occasion de ressentir pour la première fois la satisfaction d'exercer réellement le métier pour lequel je m'étais engagé. La formation, les manœuvres, les évaluations ont pris toute leur ampleur et ont trouvé leur justification dans cet engagement opérationnel, rêve du jeune officier que j'étais. Ce souvenir a été amplifié par le fait que j'avais dû attendre un peu avant de connaître les charmes de l' "Opex".

■ Chef de bataillon Erwan de Cacqueray
Promotion Général Lalande (1996-1999).

Le meilleur souvenir de ma première partie de carrière reste ma projection en Guyane pour l'opération Harpie. La compagnie, isolée pendant quatre mois en jungle avait pour mission la lutte contre l'orpaillage illégal dans un cadre interministériel. La liberté de manœuvre qui m'était offerte, l'intérêt de la mission et l'environnement exigeant de cette opération offrent au chef une expérience unique de plénitude de commandement.

Néanmoins, le souvenir le plus marquant restera le décès d'un de mes caporaux en opération, et les conséquences judiciaires qui en ont découlé. Cela a affecté à la fois ma carrière mais aussi ma vie de famille.

■ Chef d'escadrons Marc Bonnet
Promotion de la France Combattante (1997-2000).

Sans aucun doute, le temps de commandement en escadron. Ces deux années ont été, bien sûr, exaltantes. Mais le plus important, c'est que cette période n'est pas qu'une satisfaction et un souvenir personnel. J'ai été "de passage" dans une unité vivant avant moi et qui continue après moi, j'ai eu le privilège de commander ces hommes et de réaliser avec eux les missions qui m'ont été confiées ; et, par là, j'ai eu la grande satisfaction d'avoir servi pleinement mon régiment et mon pays.

■ Chef d'escadrons Antoine Verley
Promotion de la France Combattante (1997-2000).

Je n'ai pas un, mais plusieurs souvenirs marquants ; tous sont liés au commandement et à l'admiration suscitée par l'extraordinaire dévouement, voire l'héroïsme de mes chasseurs, voyous magnifiques, dont l'attitude souvent pénible en vie de quartier se transcende dès qu'une opération les rassemble face à l'adversité et autour d'un but commun.

■ Chef d'escadrons Pierre Biclet
Promotion de la France Combattante (1997-2000).

Globalement, j'ai été très heureux de ma première partie de carrière et les missions opérationnelles figurent en tête de liste des souvenirs les plus marquants, souvent aussi les meilleurs. J'estime avoir eu à prendre une seule fois une vraie décision. J'étais chef d'un peloton isolé en République de Côte d'Ivoire, à deux heures de pistes (par temps sec), de mon capitaine. Un chef de patrouille vient me rapporter la présence d'hommes louches dans le village voisin, détenant vraisemblablement un prisonnier, en zone de confiance. Il s'agissait très probablement des rebelles du Nord, peut-être armés, imprévisibles, ivres ou drogués. Mais, impossible à distance d'envoyer un compte rendu aussi incertain à mon chef. Il faut agir vite et donc sans appui pour avoir une chance de les intercepter.

Qui peut donner un tel ordre à distance ? Quelques jours auparavant nous avons dû relâcher des rebelles, pourtant armés, sur ordre de l'état-major qui estimait que les conditions de sécurité n'étaient pas remplies. Mais ne rien faire aurait vidé de substance le sens même de notre mission auprès des populations victimes de ces hommes. J'ai alors décidé de ma propre initiative de les neutraliser, conscient des risques, un peu moins de ma capacité à assumer en cas de problème. Silence radio et affaire rondement menée. Pas de coup tiré. Les rebelles sont maîtrisés. Comptendu au capitaine et huit prisonniers déferés à la police quadripartite le lendemain. Averti plus tard, le capitaine m'a dit : "qui ose gagne".



Patrouille blindée

Toi futur chef, qu'as-tu fait de ton idéal saint-cyrien ?

■ Chef d'escadron Benoît Villeminoz

S'inscrire dans le réel, être pragmatique. Voilà selon moi la meilleure façon de garder son idéal. Je suis toujours satisfait de retrouver des camarades heureux de leur état, car ils ont su s'inscrire dans leur temps, dans leur monde, sans être idéalistes.

La motivation peut aller et venir, mais sur la durée, on peut faire des bilans de sa carrière et se rendre compte de tout ce que l'on a pu réaliser. Ces étapes intermédiaires aident à garder le cap et à se relancer. Il suffit parfois de se comparer avec des amis travaillant dans d'autres sphères pour prendre conscience du sens donné à notre vie.

■ Chef d'escadron Gonzague Prouvost
Promotion Commandant Morin (1994-1997).

Je l'ai mis à l'épreuve ! La vie l'a mis à l'épreuve ! Il a résisté aux désillusions du jeune lieutenant d'Infanterie ; il a permis de les sublimer et de me faire rejoindre sereinement la Gendarmerie. En mission bénévole, en congé sans solde en Afrique pendant deux ans, il m'a soutenu quotidiennement. J'en conclus qu'il résiste plutôt pas mal aux années, qu'il s'adapte sans se renier au monde civil et qu'il s'épanouit avec force dans un commandement d'unité de Gendarmerie. Je savoure le fait que, juste après la foi, il irrigue ma vie d'officier, d'homme, d'époux et de père. Il ne prend pas une ride et me condamne à la jeunesse !

■ Chef d'escadron Cyril Iordanow
Promotion de la France Combattante (1997-2000).

Mon idéal de jeune saint-cyrien a peu varié dans l'esprit, même si les modèles auxquels je m'identifiais ont un peu évolué. Ce qui a motivé une carrière au service des armes de la France est cette volonté farouche de mettre au centre de ma vie le service des autres. Ayant évolué dans un milieu social où la réussite personnelle prime sur beaucoup de valeurs, je cherchais un contre-modèle qui mette de nobles valeurs au centre. Mon environnement, en particulier des amis travaillant dans la finance, m'ont conforté dans mon choix. Mon idéal de saint-cyrien est donc intact, même si les modèles qui le représentaient à mes jeunes yeux ont évolué.

■ Chef d'escadrons Maurice de Saint-Victor
Promotion de la France Combattante (1997-2000).

Rien ne s'est dissout avec le temps. L'idéal brut, sans expérience, s'est affiné au contact de la troupe, de ses réussites et erreurs, de ses joies et parfois de ses peines. L'idéal a gagné en sagesse, trouvant dans les tâches quotidiennes au sein des états-majors, un motif de satisfaction. Il accepte une forme d'héroïsme par l'humilité et s'est enrichi du courage moral nécessaire pour conserver l'éthique du chef et la franchise du subordonné.

■ Chef de bataillon Jean-Baptiste Vouilloux
Promotion de la France Combattante (1997-2000).

Quinze ans plus tard, il n'est parfois pas évident de s'identifier avec les élèves saint-cyriens qu'il m'arrive de rencontrer : si leur enthousiasme demeure éminemment appréciable, leurs idées préconçues et leur naïveté m'agacent souvent prodigieusement. Pourtant, quand j'étais à leur place, je n'étais pas particulièrement modéré ni nuancé... Que s'est-il donc passé entre temps ? Suis-je victime d'un vieillissement de l'âme (stigmatisé par le poème "être jeune" que nous apprenions en corniche) ou bien me suis-je embourgeoisé dans mes nouveaux habits d'officier d'état-major ? Je pense que j'ai tout simplement confronté mon idéal à la réalité du métier militaire et parfois à ses désillusions, ainsi qu'à la société française telle qu'elle est et non pas telle que nous la rêvions. Au résultat, mon idéal de saint-cyrien en pâtit-il ? Non, à l'instar du bon vin, il a probablement gagné en souplesse mais n'a rien perdu de sa vigueur.

■ Chef de bataillon Yann Hauray
Promotion de la France Combattante (1997-2000).

Esprit de service, aventures militaires et humaines ont été au rendez-vous de ma première partie de carrière. J'estime avoir aujourd'hui atteint mon idéal de jeune saint-cyrien.

Se pose donc désormais la question de savoir dans quelle mesure la deuxième partie de carrière qui s'annonce s'inscrit dans cet idéal ; les périodes hypothétiques et très brèves de commandement apporteront sans doute leur lot d'aventures militaires et humaines. Il me semble donc important de se rattacher à l'esprit de service pour apprécier les années qui s'annoncent et qui constituent la longue traversée du désert tant redoutée...

■ Chef d'escadron Benoît Olié

Je l'ai usé contre le cynisme de cette conclusion : le lien entre le politique et le militaire est cassé. Je m'en sers toujours pour rendre mes actions utiles et honorables à mon petit niveau, même quand l'action d'ensemble semble guidée par des ambitions personnelles et à court terme. Peut-être même que nos petites actions d'idéalistes feront la différence à la fin. En tout cas, cet idéal me permet de croire encore en mon métier.

■ Commandant François-Xavier Mercey

Peut-on aujourd'hui réellement parler d'idéal de jeune saint-cyrien ? Peut-on encore parler d'une vocation ? Pour ma part, je n'ai jamais été animé d'un idéal au sens de quelque chose que j'attendais et qui m'aurait donné entière satisfaction. Plutôt, je continue de penser que, comme beaucoup d'autres métiers (mais sans nier les spécificités militaires qui lui sont propres), ce métier particulier est ce qu'on fait au quotidien, ce qui en fait l'intérêt ou lui donne du sens. C'est l'atteinte progressive, quotidienne, permanente de petits objectifs qui en fournit la satisfaction.

■ Chef d'escadron Grégoire Bondet de la Bernardie

Je l'ai gardé, inchangé, confortablement installé dans une amertume contenue depuis que des choix m'ont conduit à prendre une voie vers laquelle je ne me destinais pas. Les récits d'Indochine et d'Algérie me font toujours rêver et la 317^e section suscite toujours chez moi un enthousiasme rêveur. J'ai retrouvé cet enthousiasme en opération extérieure, à la tête de mes soldats. Mais l'idéal de jeune saint-cyrien trouve aussi ses propres limites au contact de la réalité, bien différente de celle qui nous est vendue (ou que l'on achète) en école de formation, et se transforme rapidement en amertume, en démotivation, en lassitude. C'est à cet instant précis que les mots du général Mac Arthur doivent résonner en nous et nous rappeler à nos ferveurs originelles.

■ Chef d'escadrons Jean-Gabriel Cadoux
Promotion de la France Combattante (1997-2000).

Le service de la France par le métier des armes a toujours été et reste toujours pour moi un moteur motivant, malgré le contexte actuel. Le désintéressement, le don de soi, la rigueur, la volonté et la droiture d'âme sont à mes yeux les vertus en lesquelles un jeune officier doit croire, et que j'essaie de faire vivre, sans avoir à trop y penser. Mais l'expérience vécue fait déchanter : la vie est autre chose qu'un *Signe de Piste*, et le chef d'aujourd'hui n'est pas un Prince Eric. L'esprit de service, l'esprit "scout" du militaire au service de son pays et de la nation n'est pas forcément compatible avec notre quotidien, car beaucoup de gens, loin de partager ces valeurs, les considèrent même comme préjudiciables ; ça ne rapporte pas beaucoup, voire cela coûte.



Photo Ristori

■ Chef de bataillon Erwan de Cacqueray

Avec sans doute plus de réalisme et de pragmatisme, mon idéal de saint-cyrien n'a pas fondamentalement changé : servir la France. Je suis pour cela prêt à accepter certaines contraintes de la vie militaire qui me semblent une évidence (disponibilité, non représentation syndicale, pouvoir d'achat inférieur à celui des civils).

En revanche, la confiance (aveugle ?) dans mes chefs (et la hiérarchie présentée comme science exacte) s'est atténuée à la suite de plusieurs déceptions. Ces derniers (nos chefs) devant en parallèle défendre leurs intérêts personnels, ceux de leurs subordonnés et ceux de l'institution : ils sont ainsi parfois amenés à faire des choix, notamment en période de crise, qui sont bien loin de l'image d'Epinal de notre tradition saint-cyrienne.

■ Chef d'escadrons Antoine Verley

Mon idéal de saint-cyrien s'est frotté à la réalité du corps de troupe, puis de la vie d'état-major. Loin de s'émousser, il s'est enrichi grâce à l'expérience du commandement, qui n'est qu'effleurée à Coëtquidan. Après mon temps de commandement d'unité élémentaire, mon passage à la Direction centrale du matériel de l'armée de Terre, loin de mes aspirations de jeune officier de cavalerie, aura été l'occasion de m'interroger, puis de me raccrocher à cet idéal saint-cyrien. J'ai, à cette occasion, relu, avec un regard neuf, un certain nombre de livres de mon adolescence, dont la biographie du capitaine de Cathelineau.



■ Chef d'escadrons Pierre Biclet

Je l'entretiens. Le contact avec les jeunes officiers est précieux pour le ressourcer. Il est bien difficile de donner des ordres et d'être enthousiaste si l'on ne garde pas une parcelle de "mythe" dans un coin de son âme. Sinon, on la perd. En bonne logique, ça n'a pas de sens. Mais ça fait tenir debout.

En d'autres termes, et sans injurier la mémoire de nos anciens, l'idéal saint-cyrien garde pour moi tout son sens et sa nécessité, mais dans un engagement professionnel totalement différent : alors qu'il tirait hier vers l'héroïsme dans les odeurs de poudre et de sang, aujourd'hui il avive l'ardeur pour le métier des armes dans un environnement financier et social qui ne pousse guère à l'optimisme ou au sacrifice.

■ Chef d'escadrons Gautier Saint Guilhem

Promotion de la France Combattante (1997-2000).

Je pense avoir surtout mûri mon idéal depuis le PDB et construit un socle de valeurs qui me guident tous les jours dans ma vie professionnelle. Je ne peux pas affirmer être sorti de Saint-Cyr avec un idéal inscrit dans le marbre. Il n'en est pas moins solide aujourd'hui, bien au contraire. J'ai l'impression

de m'être approprié une formation, et j'ose même dire, une éducation transmise par les Anciens, les petits cos et même les voraces... En me retournant sur ces années de service et plus particulièrement celles où j'ai eu la responsabilité d'hommes, je donnerais comme maître-mot de cet idéal : le commandement avec justice. Nos subordonnés attendent d'être commandés, sans pudeur, sans hésitation. Ils reconnaissent finalement assez naturellement la légitimité de leur chef, surtout nos sous-officiers. Ils savent que notre commandement est ancré dans une formation solide, que nous avons reçue, plus qu'un enseignement académique et militaire, avec cette éducation claire et solide commune à tous les saint-cyriens. Mais, ils ont aussi beaucoup de mal à envisager que leur chef ne soit pas juste et le vivent à défaut comme une trahison.

Quatre mots qui continuent à guider mon idéal. Ils sont finalement les mots majeurs de la vie en société : bonjour, bravo, pardon et merci. Ce bonjour, qui relève pour nous du salut militaire, débute une rencontre sur un échange de respect, de communion à un certain nombre de valeurs. Le matin, l'arrivée d'un chef de section, d'un capitaine commandant, marque toujours le début de quelque chose. Le pardon nous rappelle que dans nos métiers de chef, reconnaître une erreur n'est pas s'abaisser. Et ce merci si difficile à entendre dans notre institution, remplit pourtant les âmes d'une vraie joie.

En état-major, comme en régiment, avec ses pairs, ses subordonnés ou ses supérieurs, être fidèle à son idéal de jeune saint-cyrien, c'est avoir le courage de toujours dire la vérité. Ce n'est pas toujours aussi évident et naturel que l'on pourrait le croire. Il est tellement facile de tronquer un compte-rendu, de rejeter en OPEX l'échec d'une mission sur l'état sécuritaire laissé par l'unité qui nous précédait, de rejeter la responsabilité d'une annonce en réunion sur autrui, d'être fuyant pour expliquer un ordre ou une notation...



En forêt équatoriale

Toi, futur chef, quel regard portes-tu sur la formation que tu as reçue ?

■ Chef d'escadron Gonzague Prouvost

Je reste persuadé que la formation reçue à Saint-Cyr, ainsi que dans les autres écoles militaires dans lesquelles je suis passé (école d'application de l'Infanterie, école des officiers de la Gendarmerie nationale), a ceci de plus par rapport aux formations de nature civile qu'elle nous a formés au commandement, et pas seulement aux techniques professionnelles. A Cyr, cet équilibre entre formation académique, physique et humaine est "LA" richesse qui nous permet, y compris dans nos responsabilités et/ou missions hors Gendarmerie, de faire face peut-être avec un certain bon sens. J'ai senti cela de manière forte lors d'une mission de deux ans en Afrique en congé sans solde dans un environnement civil.

■ Chef d'escadron Cyril Iordanow

Je regrette énormément cette part qu'avait le par cœur dans la formation à Coët. Je reste persuadé que les mises en situation étaient trop peu nombreuses et que notre formation ne permet pas de mettre en avant le fond de la personnalité des élèves. De plus, je reste dubitatif face à un système de gestion des personnels qui met au premier plan les trois premières années d'école, et son classement, encore trente années plus tard. Le système britannique me semble plus sain.

■ Chef d'escadron Benjamin Roehrig

Promotion de la France Combattante (1997-2000).

La formation à Saint-Cyr porte tous ses bénéfices à moyen terme. J'imagine qu'il en sera de même pour la formation reçue à l'Ecole de guerre. Je considère en règle générale que les enseignements sont excellents et se suffisent à eux-mêmes. Il n'y a donc aucun intérêt à chercher à établir des comparaisons avec des formations civiles.

■ Chef d'escadrons Maurice de Saint-Victor

La critique est un art poussé à l'extrême dans le milieu scolaire militaire. A la fois, elle est nécessaire pour pousser à l'excellence mais elle fait parfois perdre les repères entre le mieux et le bien. Le contact avec les formations étrangères et la comparaison avec nombre de nos homologues civils prouvent que notre critique est bien acide et destructrice. Promettons de proposer chaque fois que nous critiquons notre formation, d'être d'autant plus créatifs.

■ Chef de bataillon Jean-Baptiste Vouilloux

Dans le cadre de ma scolarité à l'Ecole de guerre, je viens de passer une année au sein du Collège des Forces Canadiennes à Toronto. L'immersion en milieu international correspond à une opportunité précieuse de juger notre formation initiale, en la comparant à celle reçue par nos alliés.

Sans tomber dans les travers du "nous sommes décidément meilleurs" ou du "nous avons tout à apprendre", un point m'a particulièrement frappé : l'armée française conserve un tropisme littéraire prononcé dans la formation de ses élites, que ce soit à travers le maintien d'une filière "Relations Internationales" à Saint-Cyr ou par l'importance accordée à la fameuse épreuve de culture générale dans le cadre de la sélection à l'Ecole de guerre. Selon moi, et n'en déplaise aux thuriféraires des filières scientifiques, ce particularisme doit être jalousement conservé : en effet, il confère aux officiers français une indéniable longueur d'avance en termes de qualité de rédaction et surtout de culture. Or, loin d'être anodine, la connaissance du monde et de son histoire influencent considérablement nos capacités d'adaptation.

■ Commandant Ambroise Delassus

Promotion de la France Combattante (1997-2000).

Je n'ai jamais bien compris ni finalement accepté de passer une grande partie de ma vie active en école, soit comme élève, soit comme cadre. Saint-Cyr, c'est trois années où la pompe a tendance à nous faire oublier ce pourquoi nous sommes là. J'ai attendu ensuite beaucoup de l'année d'application sans être vraiment satisfait et j'avais un peu l'impression de débarquer en régiment avec pour seule ressource une bonne dose de foi qui viendrait palier mes insuffisances "techniques". Quatre années après trois ans de prépa pour enfin être chef de peloton... viennent ensuite les années de vorace, les stages de capitaine, le diplôme d'Etat-major, le Cours supérieur d'Etat-major et l'Ecole de guerre, toutes ces années loin des unités et aussi beaucoup de temps perdu. L'enseignement continu dont nous profitons nous est envié par les autres administrations ; cela nous donne une grande cohérence dans les méthodes de travail, les façons de penser et de résoudre un problème ; cela permet de remettre les officiers dans "le moule". C'est donc aussi une fragilité puisque la remise en question du système devient de plus en plus difficile. Pour moi, rien ne remplacera le terrain alors que les matières "tactiques" reculent dans nos formations, les matières militaires ne sont pas ou peu enseignées : histoire, géographie, cartographie, tactique et stratégie. La foi, elle, est transmise avec un indispensable "savoir être" par les anciens, les voraces, et c'est au fond sur ces hommes que repose l'essentiel de la formation. Je n'ai gardé en mémoire le nom d'aucun professeur à Saint-Cyr ; je me souviens du nom de tous mes chefs.

■ Commandant François-Xavier Mercey

Avec le recul, la qualité de la formation initiale que j'ai reçue était moyenne. Mais elle reste indispensable, puisqu'elle est avant tout, pour moi, une mise dans un moule, un moyen de discriminer et de classer les élèves. Dans cette optique,

elle a parfaitement atteint ses objectifs. Toujours avec le recul, je pense qu'elle est mieux conduite aujourd'hui qu'hier parce qu'en plus de remplir son premier objectif, elle colle davantage aux attentes du premier emploi du métier d'officier, et s'inscrit dans un contexte opérationnel davantage réaliste. Enfin, elle n'en reste pas moins une période cruciale parce qu'elle est aussi le premier contact avec des chefs militaires et humains qui marquent, en bien comme en mal, pour la vie.

Ensuite, je jugerais avec plus de sévérité la formation de spécialité (technique) que j'ai reçue qui m'a peu préparé à mes emplois successifs de chef de section et de commandant d'unité, principalement à cause d'un décalage général par rapport à la réalité. En dehors des cours de gestion du personnel qui m'ont été essentiels, j'estime que j'ai plus appris "sur le tas" qu'en école d'arme.

J'espère que l'Enseignement Militaire du second degré, dans lequel je suis désormais engagé, m'apportera davantage de satisfaction.



■ Chef d'escadrons Marc Bonnet

J'ai calculé qu'entre mon entrée en prépa à la Flèche et ma sortie de formation de scolarité civile dans le cadre de l'enseignement militaire supérieur scientifique et technique (EMSST) l'an prochain, j'aurai passé près de 50% de mon temps en "école" ! A ce tarif là, j'aurais beau jeu de dire que je suis mal formé... Et effectivement je me suis toujours senti bien formé et plutôt bien préparé à mes échéances de commandement. Surtout, je mesure l'impact essentiel sur ma carrière de la formation initiale reçue à Coët, et notamment la dimension aguerrissement. Bien des fois, j'ai pu m'appuyer sur ces acquis pour faire face à l'adversité, montrer l'exemple et témoigner qu'un lieutenant saint-cyrien n'est pas un officier de salon.

Pour autant, je porterai un regard critique non pas sur la fréquence des rendez-vous de formation (rendue nécessaire pour être pleinement opérationnels en fonction des responsabilités confiées), mais sur la durée de ces formations et sur le sacro-saint "tronc commun". En effet, il me semble qu'il y aurait une nécessité de compression du temps de formation ainsi qu'un abandon des cursus tronc communs automatiques. Le diplôme d'Etat-Major (DEM) est à cet égard révélateur. Un stage de trois mois en tronc commun, afin de former ensemble des officiers aux perspectives et spécialités pourtant si différentes, est-il soutenable de nos jours ? Alors que l'on s'aperçoit que les deuxièmes parties de carrière

sont de plus en plus dirigées par la DRHAT, les officiers toujours plus programmés sur un métier, pourquoi vouloir placer le DEM en amont de cette orientation ? Alors, plutôt qu'une école d'état-major "tronc commun", ne faudrait-il pas imaginer une école multi-formations, capable d'assurer une formation courte adaptée à chacun, en interaction les uns avec les autres lors d'exercices communs. Ainsi, on formerait les officiers d'état-major opérationnels, les brevetés emploi des forces, les chefs BOI, les spécialistes, de manière plus ciblée et efficace. La culture commune d'officier d'état-major, bien sûr nécessaire, ne se ferait pas en dispensant une formation commune lourde et peu efficace, mais bien lors d'interactions entre différents modules de formation.

■ Chef d'escadrons Antoine Verley

La formation militaire reçue à Coët est excellente ; elle est le socle sur lequel le reste a été bâti. Comme chef de section et commandant d'unité, lors des situations de crise, je m'y suis souvent référé. La "pompe", elle, sans me laisser de souvenirs impérissables, aura sûrement contribué à ne pas me sentir en décalage avec des amis issus de grandes écoles civiles. Enfin, et surtout, la formation à la Spéciale aura été le temps de la réflexion sur l'engagement de l'officier, au travers des activités de traditions et, plus généralement, des interminables discussions entre petits cos dont l'indéfectible amitié n'a, à ce jour, jamais été prise en défaut.

■ Chef d'escadrons Pierre Biclet

Chef de section à Coët (vorace...) et instructeur à Saumur, je pense que plus que jamais l'éducation du saint-cyrien repose sur deux jambes : pour que le jeune officier soit pleinement militaire, il lui faut une acculturation poussée (ah les années dans la lande bretonne...), et, pour qu'il réponde aux nouveaux enjeux de défense et soit intégré à la société qu'il défend, il doit vraiment vivre avec son temps. A lui de maîtriser le grand écart...



Filière Sciences, le double effet kiss-cool

Bien évidemment, mon propos sera partisan et daté car il se veut plus un témoignage qu'une analyse nuancée. Bien évidemment, je n'ose imaginer que les quelques lignes qui suivent ne soient pas désuètes et que les travers que j'ai pu constater durant mes premières années de service n'aient été depuis longtemps corrigés. Jeune saint-cyrien passe ton chemin, tu ne te retrouveras donc pas dans cet article ! En ces temps reculés, la filière "sciences" portait, en grande partie, seule, la renommée de notre école et l'on tentait pourtant de nous cantonner à des rôles de spécialistes. Travailler plus pour gagner moins, le concept du double effet kiss-cool. Le scientifique se devait donc de rappeler qu'il avait, lui aussi, bien d'autres aspirations.

14

Scientifique par goût, j'ai suivi fort logiquement la "voie royale" jusqu'aux concours de nos trois (certains disent quatre) grandes écoles militaires. Comment se douter que, dès mon choix d'option, j'avais déjà tranché entre d'aussi divers sujets de mémoire : cryptanalyse du système de chiffrement Playfair au laboratoire d'informatique de L'École Polytechnique (filière sciences de l'ingénieur), culture de la banane à la Réunion (filière économie), féminisation des armées... en Suède (filière relations internationales) - Les archives de la direction générale de l'enseignement et de la recherche (DGER) regorgent de trésors. J'étais fier de partir dès l'aube en ordre serré rejoindre les salles de classe "Baraguey" quand mes camarades des autres filières étaient (toujours) sur Paris peaufinant leur "lundi de recherche". J'étais fier car je défendais -m'a-t-on expliqué- le statut de grande école de Saint-Cyr. L'ingénieur était et reste, en effet, "bankable". Sa formation normée est synonyme de la sacrosainte équivalence, Saint Graal nourrissant notre complexe d'infériorité face au monde civil. Evidemment, ce surcroît de travail serait largement compensé par les taux d'intégration fortement avantageux au brevet technique. D'anciens grimoires rapportaient, en effet, de bien belles légendes : accès assuré pour les scientifiques à l'enseignement militaire du second degré. Juste retour des choses.

"Mon jeune ami, vous n'y pensez pas !" (Oui le saint-cyrien reste jeune, jeune lieutenant, jeune commandant... la jeunesse n'étant pas une période de la vie). Réforme du concours ! Désormais, il nous faudra passer le concours unique de l'École de guerre, concept fort heureusement vite abandonné. Une fois encore les scientifiques furent avantagés :

dissertation de culture générale (mais sans sciences car les lettrés n'aiment guère), géopolitique, histoire militaire. Bref, les matières que je considère aujourd'hui vitales pour tout officier mais que l'on enseignait alors pourtant si peu à Coët. Alors les scientifiques travaillent, par habitude, en repartant à zéro ou presque. Le couperet tombe lors des résultats : les scientifiques sont moins brillants en lettres que les lettrés. Incroyable ! Incarnation de la surprise stratégique ! Néanmoins, il faut toujours tenir les postes d'experts. A epsilon près tous les scientifiques suivront donc une scolarité post-École de guerre... voire certains littéraires détenteurs d'un bac scientifique... rattrapés par la patrouille !

Mais il se débat le scientifique et conserve l'espoir qu'une carrière de spécialiste ne l'écartera pas du commandement opérationnel, notre raison d'être à tous. Il se plait encore à rêver que les nouveaux centres d'intérêts qu'il a découverts en exerçant notre beau métier pourront s'épanouir. Les scientifiques de nos jeunes années n'en sont plus guère et ont su élargir leurs compétences. Ainsi, cette année, les trois prix d'excellence de l'École de guerre gagnés par des "Terriens", en stratégie, en enseignement opérationnel et en communication, furent remis à trois scientifiques. Bref, cet officier que l'on a, à juste titre encouragé à la polyvalence, refuse de se laisser enfermer dans une voie technique calquée sur ses choix d'il y a quinze ans. Il veut trouver dans sa deuxième partie de carrière un terrain de jeu aussi divers et enrichissant que dans ses jeunes années. Le scientifique du concours de Cyr n'en est plus un à la sortie de l'École de guerre. La logique de filière doit céder le pas à la logique de compétence. Les officiers de Marine et de l'armée de l'Air, malgré leur recrutement monolithique, tiennent largement leur rang dans tous les métiers.



Toi, futur chef, pourquoi as-tu décidé de faire une scolarité civile en plus de l'Ecole de guerre ?

■ Chef d'escadron Benoît Olié

Je n'ai pas décidé de suivre une scolarité civile après l'Ecole de guerre. Le choix était : "vous pouvez suivre une scolarité et servir ensuite dans une seconde spécialité ou vous pouvez ne pas suivre de scolarité et ensuite servir dans cette même seconde spécialité". La DRHAT m'a proposé une scolarité très prestigieuse et j'ai décidé de l'accepter (et d'en accepter les inconvénients) car elle contribuera à l'ouverture d'esprit et la capacité d'adaptation que l'on attend de nous. En toute transparence, elle me permettra également de quitter sereinement l'armée, si un jour je prends cette décision.

J'entends beaucoup de scepticisme sur ces scolarités et j'attends quelques années pour pouvoir juger la mienne. Je ne suis pas sûr *a priori* que la majorité de ce que j'y apprendrai me servira.

Je pense que ces scolarités servent également à donner du crédit à nos élites militaires, aussi je prends ma scolarité comme une mission de représentation d'abord et de formation ensuite.

■ Commandant François-Xavier Mercey

D'une part, personne ne sait aujourd'hui de quoi l'avenir sera fait. Il n'est pas aberrant d'envisager que, à l'instar de l'armée américaine qui, dans le contexte actuel de réduction d'effectifs, licencie certains de ses cadres d'active, l'armée française s'engage dans la même voie. D'autre part, je suis scientifique de formation (donc recruté à ce titre au concours de l'Ecole de guerre), et venant d'une arme technique. Je n'ai donc pas eu le choix de cette formation que l'institution m'a davantage imposée. Elle n'en reste pas moins une réelle opportunité, à la fois dans un contexte professionnel pour maîtriser davantage sa spécialité, et pour bénéficier d'un atout supplémentaire dans la perspective d'une reconversion.

■ Chef de bataillon Erwan de Cacqueray

J'étais volontaire et motivé pour suivre une scolarité après l'Ecole de guerre en relation avec ma deuxième partie de carrière. Cependant, ma demande n'a pas été retenue car la DRHAT a estimé que je ne bénéficiais pas du potentiel suffisant (on ne prête qu'au riche). Cette scolarité aurait été l'occasion d'enrichir mes connaissances et de m'ouvrir à des problématiques civiles en lien avec mes futures responsabilités. Néanmoins, les deux dérives de ces scolarités civiles sont d'accentuer l'absence d'officiers pendant trois ans et de vouloir parfois se décomplexer vis-à-vis du monde civil sans que ces formations soient vraiment rentabilisées sur le long terme.



■ Chef d'escadrons Marc Bonnet

A vrai dire, ce n'est pas un choix, mais une désignation.... Ainsi "spécialisé", je devrais néanmoins "rentabiliser" cette scolarité, ce qui n'est pas forcément le cas de mes autres camarades. La question, c'est de savoir si un officier breveté doit être un spécialiste.

Dans la mesure où la scolarité offre une ouverture d'esprit, qui donne une vision spectre large d'un domaine, elle me semble utile. En revanche, les formations très techniques ne me semblent pas appropriées au cursus post-Ecole de guerre. Offrir à un breveté la même formation qu'un diplômé de son domaine, au prétexte qu'il doit être capable de comprendre ce que font ses subordonnés, ne me semble absolument pas pertinent. Il s'agirait plutôt de le rendre capable de mettre des données en perspective avec d'autres enjeux. Et donc précisément de ne pas trop se spécialiser...

■ Chef d'escadrons Pierre Biclet

J'ai décidé de suivre une scolarité civile (master 2 Relations Internationales) pendant l'Ecole de guerre : ayant refusé le cadre à double tranchant proposé par la DRHAT, je juge néanmoins nécessaire une expérience de formation en dehors du cadre institutionnel, pour plus de liberté intellectuelle notamment. Suivre d'autres outils d'analyse, porter un autre regard sur les relations internationales et le rôle des armées, et être présent à l'extérieur de l'institution me semblent particulièrement précieux et nécessaire aujourd'hui. Un diplôme civil permettra peut-être d'orienter le cours d'une carrière - militaire - où les aspirations des intéressés se heurtent trop souvent aux besoins de l'institution.

■ Chef d'escadrons Gautier Saint Guilhem

De manière très personnelle, je pense qu'un jeune lauréat de l'École de guerre n'a pas à demander à suivre de la scolarité. Mais il se doit de répondre présent si l'institution lui demande, pour contribuer sans complexe à faire rayonner notre armée au milieu des hauts cadres de la fonction publique et ceux du secteur privé qui le méconnaissent. Il est inutile de se lamenter sur le manque de considération à notre égard. En France, nous sommes malheureusement trop absents des réseaux de décision. Nos compétences techniques sont reconnues, le sérieux de notre travail est loué, mais nous n'appartenons pas au même cercle d'influence.

Toi, futur chef, pourquoi as-tu décidé de rester dans l'institution ?

■ Chef de bataillon Etienne Morilleau

Promotion de la France Combattante (1997-2000).

La question est assez surprenante parce que je ne me suis jamais posé la question du départ. En plus de l'aventure, du goût du service et du commandement, je pense que je ne pourrai jamais retrouver la qualité des relations humaines qui existe au sein de notre institution. J'avais cependant envisagé une pause d'un an (tour du monde) en cas d'échec au concours. Cependant, le départ pour la vie civile de deux de mes camarades pour lesquels j'avais énormément d'estime m'a interloqué et m'a fait comprendre que nous avions tous un ressenti très différent de notre première partie de carrière.

■ Chef d'escadron Gonzague Prouvost

J'ai décidé de passer de l'armée de Terre à la Gendarmerie justement pour continuer d'accomplir mon idéal de saint-cyrien, c'est-à-dire pour commander des hommes tant dans des situations de paix que de crises. Les perspectives de temps et de qualité du commandement, en Gendarmerie mobile comme départementale, et la qualité des personnels comme la variété des missions m'ont convaincu.

■ Chef de bataillon Matthieu Pratt

Promotion de la France Combattante (1997-2000).

La question de rester ou de quitter l'institution se pose de manière constante. A l'idéal qui demeure, s'opposent les réalités de la vie en général et des contingences familiales en particulier. Ce qui me fait pourtant rester ? ce "léger déséquilibre avant" qui nous ouvre un éventail de choix multiples de carrières possibles et cette impression que quelle que soit la possibilité choisie, elle contiendra forcément une part d'expérience irréalisable dans le monde civil.

■ Chef de bataillon Yann Hauray

C'est à mon sens une question qu'on se pose rarement, et qui, quand elle "émerge", se pose le plus souvent sous la forme miroir, à savoir "pourquoi partent-ils ?"

Le ministre des Transports ne demandera pas à son excellent chauffeur sa vision de la sécurité des autoroutes, il demandera plutôt à un ami de sa promotion d'HEC qu'il revoit le jeudi soir à l'Automobile club. Alors peut-être que les cours de tennis, d'économie et d'œnologie formeront autant les jeunes saint-cyriens brevetés à leur deuxième partie de carrière que certains travaux de groupe de l'École de guerre.

Ainsi le départ prématuré de certains de nos camarades nous renvoie à notre propre entendement de notre vocation militaire.

Brevet en main, nous sommes aujourd'hui à une "poignée d'éventail" après le commandement d'une unité élémentaire, concrétisation de ce fameux idéal initial. Brevet en poche depuis quelques heures, c'est bien la perspective d'un commandement opérationnel ultérieur qui me motive et m'incite essentiellement à rester. C'est un équilibre entre esprit de service et volonté d'aventures qui anime le jeune breveté, à mon sens. Aussi ce commandement potentiel est bien un facteur essentiel de motivation mais pas seulement ; il me semble donc que le fait de ne pas commander ne constitue pas un motif suffisant de départ.

Ne pas évoquer certains aspects basement matériels serait sans doute faire preuve d'hypocrisie.



Les raisons évoquées plus haut sont celles que l'ont peut entendre du militaire ; celles du père de famille peuvent, doivent être entendues.

Il me semble évident qu'à nos âges, avec la charge de familles souvent nombreuses, avec des épouses que les aléas de la carrière ont souvent conduits à ne pas travailler, la stabilité financière et un certain confort établi dans lequel nous sommes plutôt en haut de la pyramide hiérarchique, entrent forcément en jeu dans nos décisions.

■ Chef d'escadron Benoît Olié

J'ai énormément de raisons de quitter l'institution.

Je pourrais gagner le double de mon salaire (sur treize ou quatorze mois par an). En effet, dans ma prépa, ceux qui ont échoué au concours, ont fait des écoles de commerce et gagnent bien mieux leur vie que moi.

Je pourrais avoir un emploi prestigieux. On ne me demanderait pas si j'ai fait l'armée parce que j'étais en échec scolaire. On ne me reprocherait pas d'avoir été en Afghanistan alors que je n'avais "rien à y foutre".

Je pourrais être utile à la société au lieu d'être un parasite qui ne paie ni impôts ni loyer.

Mais j'ai décidé de rester car il y a peu d'autres emplois qui permettent de "faire la différence", de partir aider et défendre les valeurs de notre pays et, au fond, d'avoir vécu une vie qui en valait la peine.

Notre ancien CEMAT aimait parler de nos soldats, ces "petites gens" prêts à mourir pour leur pays, et de leur bon sens populaire. Aussi, je citerais les mots d'un de mes brigadiers-chefs pour résumer ma réponse : "L'Armée, c'est 90% de merde et 10% de bien. Mais les 10% de bien sont tellement bien qu'on reste".

■ Commandant Ambroise Delassus

Après avoir rendu mon fanion il m'a semblé que j'avais connu le meilleur de ce qu'une carrière militaire pouvait m'offrir. Je continue d'ailleurs d'en être intimement persuadé. J'avais décidé de quitter l'institution, sans amertume ni dépit, mais pour rebondir dans ma vie professionnelle, me frotter à la compétitivité, considérant que la vie d'un honnête homme doit être faite de plusieurs vies. J'ai finalement fait le choix de rester dans l'institution, au moins momentanément, pour diverses raisons :

- un manque d'audace dans un contexte économique difficile,
- une envie de me mesurer au concours de l'Ecole de guerre,
- avoir l'opportunité de partir en mission en Afghanistan.

En fait, je ne suis pas persuadé de trouver mon compte au sein de l'institution dans l'avenir mais une lueur d'idéal persiste : servir la France.

■ Commandant François-Xavier Mercey

La raison est triple. D'abord, je me plais encore dans l'institution et j'y trouve quotidiennement des satisfactions importantes, et je pense que je peux aussi y apporter ma contribution. Ensuite, j'ai réussi le concours de l'Ecole de guerre. Cela me place donc dans une nouvelle perspective de carrière, avec de nouveaux horizons et de nouveaux challenges. L'échec à ce concours aurait d'ailleurs certainement remis en question mon avenir dans l'institution. Enfin, il convient d'être lucide et honnête : dans le contexte économique actuel, mon statut (officier

de carrière) est extrêmement privilégié et est une garantie et une sécurité pour ma famille, que je ne veux pas quitter en l'absence d'alternative solide.

■ Chef d'escadron Grégoire Bondet de la Bernardie

Parce que je fais ce que j'aime faire (à part lorsque je suis en école).

Parce que je ne sais rien faire d'autre.

Parce que je n'ai pas envie de faire autre chose (et Dieu sait que la question s'est plusieurs fois posée).

Donc parce que je trouve dans l'institution le cadre de travail, l'intérêt, la motivation nécessaires à me maintenir systématiquement en attente de la suite, que je ne connais pas la routine (ou pas longtemps) et que je connais la gratification de la reconnaissance des hommes que j'ai commandés.

■ Chef d'escadrons Jean-Gabriel Cadoux

A la fois le prestige, le panache de l'officier, l'aventure de commandement, le service des armes de la France, et les challenges de carrière. Je ne me vois pas faire autre chose et je pense ne pas avoir le courage de remettre dans la balance tout ce que j'ai réussi à bâtir autour de ma courte carrière. Bref, je pense avoir encore des talents à faire fructifier, mais plus à n'importe quel prix.

■ Chef de bataillon Erwan de Cacqueray

La diversité des postes proposés en deuxième partie de carrière offre à l'officier une occasion de se réorienter vers un deuxième métier. Après dix ans consacrés à l'opérationnel, il est ainsi possible de continuer à servir son pays en s'investissant dans d'autres domaines, tel que les relations internationales. Ces opportunités offrent aussi l'avantage de s'ouvrir vers d'autres problématiques communes à différents ministères et de travailler avec des civils de haut niveau.

Néanmoins, compte tenu de la réduction du format des armées et la probable politique ressources humaines (avancement freiné), il semble particulièrement difficile de se projeter dans l'avenir, mais un départ de l'institution (à 15 ou 25 ans de service) devrait devenir la norme. La question est donc de savoir quand et comment il est opportun de se reconverter, en prenant en compte de nombreux facteurs (intérêt du poste occupé, intérêt à occuper un autre poste au sein des armées pour valoriser son CV, existence ou non d'un pécule, âge du départ, ...). Aujourd'hui, je ne pense pas disposer de suffisamment d'élément concernant mes opportunités de reconversion.

■ Chef d'escadrons Pierre Biclet

"Le pessimiste se condamne à être spectateur" disait Goethe : malgré les évidentes pauvretés de l'institution et les inévitables questions qui peuvent germer, où trouver des relations professionnelles aussi franches, des valeurs partagées qui dépassent largement celles qui séparent, et où le sens collectif est porté par une mission commune à tous ?

Toi, futur chef, es-tu complexé face au monde civil ?



■ Chef d'escadron Benoît Villeminoz

Aucunement, mais je ne suis pas du tout méfiant ni méprisant. On retrouve de vrais serviteurs de l'Etat, ou de leurs concitoyens dans le civil. Mais la perte de valeurs est assez générale, surtout le sens du bien commun. Le plus grand défi pour notre génération sera de faire perdurer ces valeurs au sein de nos armées respectives.

■ Chef d'escadron Gonzague Prouvost

Absolument pas. Mon service de gendarmerie a un sens évident pour la société civile. Mon niveau de formation n'a rien à lui envier. Les responsabilités exercées ont ceci de plus qu'elles relèvent en permanence de la gestion de crises, qui, certes complexe, donne au métier un intérêt fort et nous permet de vivre au contact du risque et de la prise de décision. Si le monde civil n'est pas dépourvu de cela, la Gendarmerie n'a pas à rougir de ce qu'elle offre et demande à ses chefs. Mon niveau (relatif) de rémunération ne constitue pas un complexe non plus. Il nous honore !

■ Chef d'escadron Benjamin Roehrig

La question porte en elle-même la racine du problème.

S'interroge-t-on pour savoir si le monde civil est complexé vis-à-vis du monde militaire ?

Pourtant, on ne peut que constater que les militaires donnent en permanence l'impression de "courir" après les civils. Ça commence à Saint-Cyr où on cherche par tous les moyens à labelliser la formation, sous le regard majoritairement approbateur des élèves qui imaginent - on n'est jamais trop prudent, mais c'est de bonne guerre - tenir là une équivalence civile à peu de frais. Ça se poursuit dans certaines écoles d'application qui bricolent des partenariats approximatifs avec des universités en mettant en valeur le management. Même à l'Ecole de guerre, on construit des colloques avec HEC, sans craindre d'établir un parallèle entre des élèves de 23 ans et des officiers stagiaires expérimentés de 35 ans en moyenne. Bref, la question se pose alors qu'elle n'a pas de sens. Elle vient probablement d'une compréhension superficielle du "*cedant arma togae*"

de Cicéron. Le militaire exécute les ordres du politique, ce que personne ne conteste. Mais l'interprétation maximaliste de certains militaires a consisté en un "le militaire s'écrase devant tout fonctionnaire et dans le doute devant n'importe quel civil qui donne l'impression d'exercer une responsabilité". Nous, militaires, portons donc une responsabilité collective face à cette question. Il nous appartient de bien connaître au moins le fonctionnement des administrations et au mieux celui de la société civile dans son ensemble pour savoir se situer intelligemment et défendre nos positions, sans arrogance mais sans excès d'humilité non plus.

■ Chef d'escadron Fabrice Beurois

Promotion de la France Combattante (1997-2000).

Absolument pas et surtout pourquoi devrait-on l'être ? Nos anciens souffraient sans doute plus que nous de ce complexe, vu le soin apporté ces dernières années à rapprocher notre formation des standards civils (jusqu'à en perdre notre âme ?). Or, nous sommes un des seuls corps de l'Etat à bénéficier d'une formation continue après la phase initiale à Coëtquidan : écoles d'application, cours des capitaines, diplôme d'état-major, enseignement militaire supérieur... A cela, s'ajoute, bien sûr, l'expérience professionnelle acquise en régiment, en exercice et en opération au contact de nos subordonnés. Par conséquent, nous n'avons pas à rougir de la formation reçue et de notre niveau général. L'année passée à l'Ecole de guerre permet de se confronter justement avec des civils en scolarité à l'ENA ou HEC, certes plus jeunes que nous mais à qui il manque, souvent, un peu d'expérience. N'oublions pas John Locke qui a écrit que "*la connaissance de l'homme ne saurait s'étendre au-delà de sa propre expérience*".

■ Chef d'escadron David Guélé

Promotion de la France Combattante (1997-2000).

Pas le moins du monde. Mon épouse qui travaille et qui est cadre dans le privé m'en donne une image assez juste. Ce qui en ressort c'est que nous n'avons rien à envier aux cadres du civil. Je pense même que c'est une erreur de vouloir absolument calquer les modèles de management du civil. Surtout lorsque l'on constate que ces mêmes entreprises privées s'inspirent de nos modèles pour renforcer la cohésion de leurs équipes de cadres.

■ Chef d'escadrons Julien Mary

Absolument pas. Les contacts avec les intervenants extérieurs cette année à l'Ecole de guerre démontrent que les militaires n'ont pas à rougir ni de leurs connaissances ni de leurs méthodes de travail. Les résultats de nos camarades en scolarité post-Ecole de guerre le prouvent. Leur sens des responsabilités et leurs aptitudes à travailler en groupe les placent rapidement parmi les meilleurs éléments.

Le sens de l'action et la vision de la France développés par les officiers devraient même les amener à prendre, en toute confiance, une plus grande place au sein de l'Etat. Malheureusement, le sens du devoir et le respect de la hiérarchie les amènent également souvent à s'effacer.

■ **Commandant Ambroise Delassus**

Je n'ai aucun complexe face au monde civil. Pourquoi faudrait-il en avoir ?

- Engagement : nous servons de manière presque désintéressée notre pays et nos concitoyens, défendons des valeurs et servons d'autres dieux que la rentabilité, le profit...

- Formation : j'ai le sentiment d'appartenir à une élite et cela sans orgueil. La nation a besoin de cadres, de chefs, et l'armée sait encore en produire.

- Niveau de vie : ma solde me permet encore de choisir l'école de mes enfants et de leur offrir tout le nécessaire. Je fréquente des milieux éclectiques.

■ **Commandant Xavier Janny**

Promotion Général Lalande (1996-1999).

Personnellement non.

La pertinence de notre formation repose sur l'équilibre entre une bonne culture générale tournée vers l'action et une personnalité de chef forgée directement au commandement.

De plus, notre génération a participé à de nombreuses opérations extérieures et a donc acquis une forte expérience.

Ce qui est néanmoins frustrant c'est de constater que nos homologues civils (passés parfois par des voies moins sélectives) vivent mieux de leur métier.

Pour être davantage pertinents, il faut que nous connaissions davantage la chose économique pour être plus crédibles en interministériel mais aussi pour être plus pertinents (constat de grands capitaines d'industrie que j'ai rencontrés) afin de mieux pouvoir se vendre dans le privé et assurer par là même le lien armée-société.

■ **Commandant François-Xavier Mercey**

Le métier que je fais est unique, essentiel, spécifique, et il sert la France. J'en suis donc particulièrement fier et je n'ai aucune raison d'être complexé face au monde civil. Cependant, dans la société actuelle où le niveau de rémunération reste le principal témoin de la valeur de son emploi, je pense que nous ne sommes pas rémunérés à la hauteur des responsabilités humaines qui nous sont confiées, des risques que nous prenons et des sacrifices que nous faisons.

■ **Chef de bataillon Erwan de Cacqueray**

En dépit du manque de communication sur le niveau des officiers supérieurs de l'armée de Terre (comparé aux Marins, Aviateurs et Gendarmes) vers le monde civil, je pense que du fait de l'expérience et des responsabilités dont nous disposons, nous n'avons pas à rougir devant le monde civil. Ayant été amené à travailler avec des civils, j'ai pu réaliser que notre compétence et notre expérience sont reconnues et parfois enviées par nos homologues. Reste aujourd'hui à promouvoir ces compétences sans chercher à se comparer au monde civil.

■ **Chef d'escadrons Marc Bonnet**

Aucun complexe. Je suis très fier de notre institution pour deux raisons essentielles.

Personnellement d'abord, elle m'a transformé, elle m'a permis de me remettre en question en changeant de métier tous les deux ans, de partir commander sur des théâtres d'opérations, de m'ouvrir l'esprit. Quand je côtoie des amis banquiers figés dans leur activité, des ingénieurs hyper spécialisés dans un seul domaine, je me dis que le militaire que je suis est finalement bien plus ouvert sur le monde qu'eux.

Et collectivement, l'armée demeure une des rares institutions qui offre des chances à notre jeunesse. Notre ancien Commandant de bataillon, alors chargé du recrutement de l'armée de Terre, a un jour parlé de l'armée comme étant un "escalier social". Car à la différence d'un ascenseur social, il y a une notion d'effort pour progresser. Je rajouterai que cette métaphore de l'escalier apporte un autre éclairage. En effet, rien ne peut arrêter la progression du militaire qui a décidé de progresser, qui en a les capacités et qui s'en donne les moyens. Dans l'ascenseur social, il dépend des autres, dans l'escalier social, il est maître du jeu. Nous avons tous en tête des exemples édifiants d'engagés, sans perspectives dans le monde civil, et qui sont devenus des sous-officiers brillants.

C'est cela aussi qui me décomplexé vis-à-vis du monde civil. Et c'est l'honneur de notre armée dans un monde finalement très injuste.

■ **Chef d'escadrons Pierre Biclet**

Oui, en matière d'exercice des responsabilités, en dehors de certains commandements.

Dans les faits, les armées ne tirent plus vers le haut (sinon très ponctuellement) la société, le progrès scientifique, ni même les questions de défense : c'est une bonne source d'humilité !

Toi, futur chef, qu'attends-tu de la Saint-Cyrienne ?

■ Chef de bataillon Etienne Morilleau

Qu'elle s'engage pour la reconnaissance par le civil de notre école.

A l'heure des diminutions d'effectifs, je pense que cela serait une erreur de diminuer le recrutement de Cyr (et encore plus de fusionner avec l'EMIA). Au contraire, il faut lutter pour accéder à la même reconnaissance dont bénéficie Westpoint aux USA : le départ des jeunes cyrards en fin de première partie de carrière doit être intégré dans une véritable stratégie d'influence au sein de la nation. J'ai l'impression que la reconversion des petits cos dans la vie civile est encore très mal perçue par l'institution.

■ Chef d'escadron Gonzague Prouvost

Depuis qu'elle ne m'a pas soutenu, au contraire du Trèfle, lors de la disparition d'un de mes enfants, pas grand-chose...

Qu'elle se positionne clairement comme rassembleur de tous les saint-cyriens, dont bon nombre sont gendarmes.

■ Chef de bataillon Amaury Poirier-Coutansais
Promotion de la France Combattante (1997-2000).

Une aide en cas de reconversion, la consolidation auprès des institutionnels et des entreprises des passerelles entre "Armée et Privé/Public". Une mise en synergie avec d'autres associations de même plan pour faire évoluer le regard du privé sur les armées et la nécessité civique d'encourager l'engagement des réservistes.

■ Chef de bataillon Matthieu Pratt

Faire connaître au civil, faciliter l'interaction avec le civil.

Je souscris totalement à l'ouverture vers le monde civil. D'abord pour faciliter l'interaction avec les camarades qui ont quitté l'institution, mais surtout pour aller encore plus loin et établir des liens avec les décideurs de la haute fonction publique et du monde de l'entreprise. Le but est de faire connaître les armées, les questions de défense et les domaines de compétences du corps des officiers. Il s'agit donc avant tout d'entretenir des relations naturelles et décomplexées avec le monde civil, témoignages de rapport sains avec notre société.



■ Chef d'escadron Fabrice Beurois

Qu'elle soit, tout en gardant ses prérogatives actuelles (entraide, information), un véritable vecteur de diffusion des attentes ou des préoccupations des officiers en activité, un lobby puissant (même si ce terme en France est très péjorativement connoté, trop souvent associé à une défense d'intérêts particuliers aux dépens de l'intérêt général) qui fasse remonter aux hautes autorités les messages que la voie hiérarchique ne permet pas forcément de transmettre. Actuellement, ce n'est pas faire preuve de mauvais esprit que d'affirmer que tout n'est pas rose dans l'armée de Terre et que l'avenir le sera, sans doute, encore moins. Or, les thèmes de réflexion adoptés par le Casoar ne reflètent pas assez cela (j'en suis le premier responsable, n'ayant jamais proposé d'articles).

■ Chef d'escadron Matthieu Dutheil de la Rochère

La Saint-Cyrienne, je n'en ai pas senti l'utilité ou le besoin pendant ma première partie de carrière. En revanche, lorsque commence la deuxième partie de carrière, on comprend mieux la nécessité d'un réseau. A mon avis, la Saint-Cyrienne pourrait aider les jeunes officiers à préparer les concours de l'Ecole de guerre pour ceux qui choisissent cette voie, ou encore les aider à franchir le pas aussi bien dans l'administration civile que dans le privé. Cet encadrement, proposé par les anciens, pourrait faire percevoir aux plus jeunes la pertinence du réseau.

■ Commandant François-Xavier Mercey

Ne participant pas activement à la Saint-Cyrienne, je n'aurais pas la prétention de vouloir en attendre quelque chose. Je pense toutefois que je vais m'y investir/m'y intéresser davantage aujourd'hui, car elle peut développer mon réseau professionnel comme m'aider à préparer ma reconversion, tout en me permettant d'aider d'autres personnes.

■ Chef de bataillon Erwan de Cacqueray

La Saint-Cyrienne doit être à la fois un réseau en interne mais aussi un moyen de rayonnement (lobbying) vers l'extérieur. Pour cela, le lien entre les jeunes et les anciens doit encore être accentué : alors que la Saint-Cyrienne est très active à Paris (proximité des hauts décideurs), elle est encore absente de certains régiments en provinces (la Saint-Cyrienne est encore pour moi une association d'anciens avec quelques jeunes officiers brillants ou opportunistes).

La Saint-Cyrienne pourrait aussi conseiller les officiers lors de leur grande orientation de carrière grâce à son réseau, en mettant en relation le jeune choisissant de se réorienter avec un ancien y ayant servi : dans ce cadre, la Saint-Cyrienne devrait être plus présente lors de nos passages en école.

N'étant pas encore moi-même investi au sein de la Saint-cyrienne (bien qu'adhérant), la question est donc aussi "qu'attend la Saint-Cyrienne de moi ?".

Il me semble que la Saint-cyrienne doit d'abord être un vecteur de visibilité dans la société civile. A cet égard, le rapprochement avec l'ASCVIC est excellent. Les cercles et forums de spécialités représentent des pivots de cette manœuvre d'influence. Plus nous serons connus dans le monde civil, mieux notre idéal sera vivant. Il ne s'agit pas uniquement de faciliter la reconversion des cyrards, mais surtout de fortifier un réseau capable de défendre des positions et nos idées aux plus hauts niveaux de responsabilité.

Un bar !!!! Ou un club, ou un lieu de convivialité du même ordre. En effet, la Saint-Cyrienne, dont j'apprécie par ailleurs l'action, pourrait déménager de ses locaux. L'achat d'un nouvel immeuble pourrait avantageusement permettre la création de ce type d'espace qui permettrait aux saint-cyriens de se rencontrer dans une ambiance décontractée, à l'image, en plus modeste, de ce que permet la Maison des X.

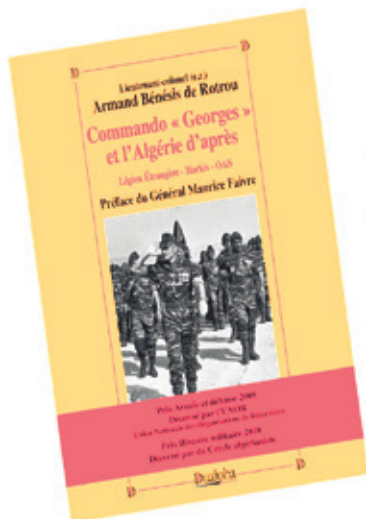
**Le Lieutenant-colonel Bénésis de Rotrou est décédé le 9 mars 2012.
Le Casoar présente à sa famille les plus vives condoléances de la Saint-Cyrienne.**

Commando « Georges » et l'Algérie d'après

Par le lieutenant-colonel (H) Armand Bénésis de Rotrou

Préface du général Maurice Faivre

Prix « Armée et défense » 2009 de l'UNOR
Prix « Histoire militaire » 2010 du Cercle algérieniste



Un livre de plus sur l'Algérie !!

NON disent les critiques :

« *Un témoignage authentique et sincère, poignant, bien documenté et souvent inédit, absolument incontournable pour qui s'intéresse à l'histoire véridique de cette période où les succès remportés sur le terrain et dans la conquête des cœurs, nourrissaient tous les espoirs politiques.* » – Général (2s) Gilles de Cleene, *La Saint-Cyrienne*.

« *Remet en cause beaucoup d'idées reçues.* » – Professeur de faculté en histoire Stuart Parkes, Grande-Bretagne.

« *La devise du commando Georges, Chasser la misère, s'inscrit dans le rêve d'Albert Camus.* » – Professeur Gerard Lehmann, université de Syddansk, Danemark.

« *Apporte une conviction qu'un livre d'histoire ne peut apporter, bien mieux que les autres sur l'Algérie* » – Général (2s) Albert Latournerie, *Képi blanc*.

Prix : 38 • 36,10 à la FNAC • 19 pour une commande de 10 exemplaires minimum à :

Francephi diffusion : Boite 30, 16 bis rue d'Odessa, 75014 Paris Tel. 05 49 35 13 45

Fax 09 57 95 13 34 / diffusion@francephi.com <http://armand-benesis-de-rotrou.blogspot.com>

Help us to help you !⁽¹⁾

Ce billet fait écho à un article que j'avais cosigné il y a deux ans⁽²⁾.

En effet, une des qualités premières de la pédagogie comme de la communication est la répétition. On trouvera donc dans cet article un prolongement de ce qui a déjà été exprimé.

Comment faire adhérer à la Saint-Cyrienne les trop nombreux camarades qui ne font pas ce petit effort annuel ? Si la question ne se pose pas pour les plus jeunes générations qui adhèrent en masse ou pour les plus anciennes qui reviennent naturellement vers notre association, pour les générations intermédiaires, les chiffres d'adhésion ne sont pas forcément glorieux. Quelles solutions pour convaincre les hésitants, les étourdis et ceux qui ont une fausse idée de l'association ?

L'analyse suivante se propose de suggérer quelques pistes pour améliorer cette situation.

Tout d'abord, il faudrait savoir "**pourquoi**". Une sorte d'audit permettrait de savoir pourquoi les saint-cyriens ne considèrent pas forcément comme évident le fait d'adhérer. Le maillage des secrétaires de promotion, délégués départementaux et points de contact dans les grands organismes, permettrait d'envoyer un questionnaire ciblé sur cette question. L'analyse et l'étude des réponses pourraient fournir quelques indications sur les axes à développer.

Ensuite, il faut continuer à "**faire**". Il faut mettre en place les outils qui permettent de répondre à des besoins exprimés par ceux qui sont dans l'association et ceux qui n'adhèrent pas. Cet axe est en plein boom depuis trois ans grâce aux rapprochements avec l'ASCVIC, à la création du pôle "vie professionnelle" ainsi qu'à la création des clubs sectoriels, sans compter bien sûr l'entraide qui demeure un pilier fondamental.

Enfin, il faut "**faire savoir**". Là, le bât blesse un peu plus. Lorsque ces questions ont été abordées lors des dernières réunions de secrétaires et délégués, une partie de l'auditoire a été bousculée. Car, n'en déplaise à certains, la seule défense des valeurs de l'officier n'est pas l'argument massif pour convaincre les camarades de promo. Une véritable politique marketing doit être mise en place, même si ce terme ne plaît pas à tout le monde. La première chose consiste simplement à montrer ce qui se fait de bien, c'est-à-dire "le quoi" de l'action marketing. Le pourquoi de l'action marketing mérite ensuite qu'on s'y attarde un peu. Si, pour l'association, le but est d'augmenter la base de ses adhérents, il faut également convaincre les futurs adhérents de leur intérêt à adhérer. Il faut démontrer que chacun, quelle que soit sa situation professionnelle, a intérêt à rejoindre l'association selon une relation gagnant-

gagnant. Adhérer permet à l'association d'être plus forte car plus représentative. Mais adhérer permet à l'individu d'élargir son réseau et d'avoir accès à des services qui lui permettraient de rebondir si besoin. Il faut démontrer par le message envoyé vers les saint-cyriens que la Saint-Cyrienne, tout en gardant ses actions de base qui sont la défense des valeurs de l'officier, en activité comme en retraite ou dans la société civile, et l'entraide, a aussi d'autres axes d'effort qui méritent qu'on s'y intéresse.

Les questions comment, quand, où et par où sont liées et doivent être étudiées avec soin. Si le rendez-vous du 2S est une période traditionnelle de relance, ce n'est pas la seule. A mon sens, un rendez-vous négligé est celui des réunions de promotion. En effet, le public n'est pas forcément tout à fait le même que celui du 2S et permettrait d'élargir l'audience. S'il n'y a pas, dans les organisateurs de réunion promo, un camarade investi dans la Saint-Cyrienne, alors aucune publicité n'est faite à cette occasion. Il faut donc aider les "Grands Carrés" des promotions en proposant des kits de communication. Ce kit doit permettre de diffuser des messages clés validés par le conseil d'administration. Ces messages ne sont d'ailleurs pas forcément les mêmes selon la génération à laquelle on s'adresse. On pourra se référer à l'article publié en juillet 2010 pour trouver quelques exemples.

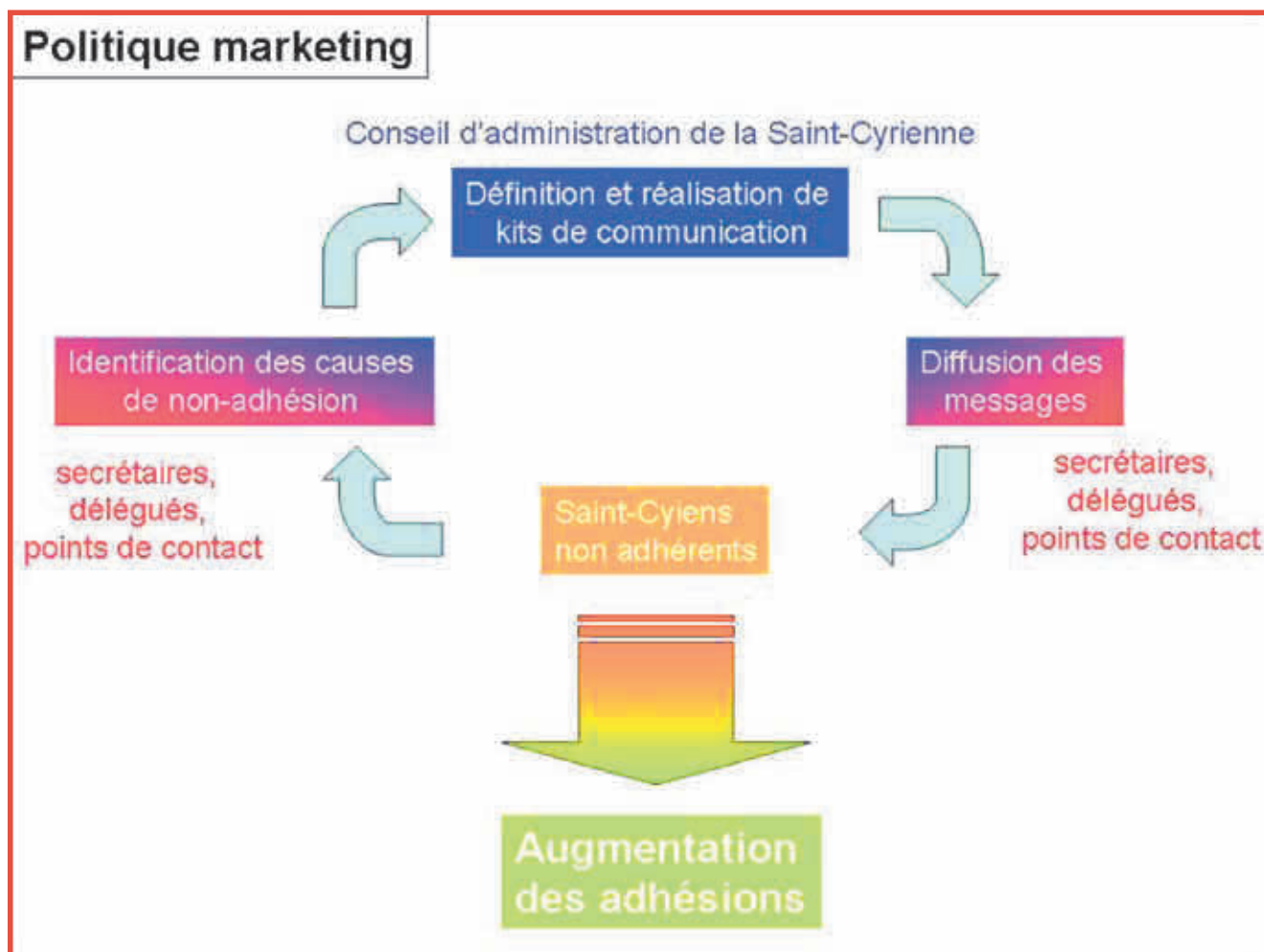
Ce kit doit comprendre en outre des supports de communication adaptés. Le minimum est une présentation "*PowerPoint*" simple mais percutante, adaptable à toutes les générations, décrivant les buts et objectifs de l'association, ainsi que ses axes d'effort. Il doit aussi contenir deux ou trois pages facilement imprimables (au format PDF par exemple) qui pourront être physiquement distribuées lors du 2S ou des réunions de promotion ou lors de toute action de communication (stand de la Saint-cyrienne au Triomphe par exemple). Ces fiches, dans leur version électronique, mises à disposition des secrétaires de promotion, délégués départementaux et points de contact dans les grands organismes, pourraient être facilement annexées à des mailings deux à trois fois par an. Etant actualisées au minimum annuellement, elles permettraient d'expliquer simplement et de rendre compte de l'action de l'association ainsi que de militer pour son développement. Sans aller jusqu'au clip vidéo, il existe donc quelques moyens simples et efficaces à mettre en place pour promouvoir l'action de l'association.

(1) Message clé de la Force Intérimaire des Nations Unies au Liban, à destination de la population du Sud-Liban.

(2) Le Casoar numéro 198, juillet 2010, "A propos des adhésions à la Saint-Cyrienne", Thierry Clément, Alexandre Badin, Cyrille Clément.

(3) MEDO : Méthode d'élaboration d'une Décision Opérationnelle.

Cette analyse succincte doublée des premières questions de la MEDO⁽³⁾ appliquée à du marketing ouvre je l'espère quelques pistes de réflexions mais surtout d'actions afin d'élargir la base des adhérents et de renforcer le poids de notre association.



COMMUNIQUÉ

JORF n°0193 du 21 août 2012

Arrêté du 10 août 2012 approuvant des modifications apportées au titre et aux statuts d'une association reconnue d'utilité publique

Par arrêté du ministre de l'intérieur en date du 10 août 2012, sont approuvées les modifications apportées aux statuts⁽¹⁾ et au titre de l'association reconnue d'utilité publique dite "La Flamme sous l'Arc de Triomphe", dont le siège est à Paris, qui s'intitulera désormais "La Flamme sous l'Arc de Triomphe, Flamme de la Nation".

(1) Les statuts peuvent être consultés à la préfecture du lieu du siège social.

Toi, futur chef, sur quel théâtre voudrais-tu emmener tes soldats ?



■ Chef d'escadron Cyril Iordanow

En premier lieu, sur le territoire national, lieu naturel de notre combat. À l'extérieur, je souhaiterais les emmener sur un théâtre où leur engagement a un sens profond, enraciné dans notre histoire. Je pense instinctivement au Liban, dont François 1^{er} a promis au nom de la France de protéger les chrétiens. À l'inverse, il m'aurait été difficile de donner un sens à la mort d'un soldat en Libye, aggravée par les conséquences visibles de notre intervention aujourd'hui. Le sens de nos interventions doit réellement nous interpeller car nous glissons vers une armée qui n'est plus l'instrument de la défense et de la diplomatie du pays, mais plutôt des humeurs de l'opinion et de ses porte-étendards désignés. À terme, cela peut amener le soldat à devenir un mercenaire des intérêts particuliers.

■ Chef d'escadron Benjamin Roehrig

Cette question ne peut se poser en ces termes. Le chef militaire doit pouvoir emmener ses soldats sur n'importe quel théâtre pourvu que cela corresponde aux intérêts de la France. Suivant le degré d'attrait du territoire, il lui appartiendra d'expliquer aux soldats que leur action s'inscrit dans le service du pays, que ce soit sous des latitudes ensoleillées ou au milieu des pingouins.

À choisir, je préfère les emmener au soleil, au bord de la mer dans un endroit où on peut boire de bons whiskys, avec un golf aux "fairways" impeccables à proximité.

■ Chef de bataillon Matthieu Pratt

Sur le théâtre de la réussite bien sûr. Au delà de cette formule lapidaire et idéaliste, il y a en vérité, notre toute première préoccupation de chef. Ne nous sommes-nous pas instruits pour vaincre ?

De manière très concrète, et cela rejoint la question de l'attente vis-à-vis de nos chefs, j'attends d'être engagé en opérations extérieures partout où la France le jugera nécessaire évidemment, mais aussi là où l'entreprise aura été estimée

(1) conseil.

réalisable au préalable. Dans ce cadre seulement, on peut juger de la réussite ou l'échec des chefs tactiques qui, de toute façon, sont condamnés à un impératif de réussite.

Mais plus encore, cette réussite n'est pleine et entière que si le chef, ou les chefs successifs de tous niveaux, ont mis en place le "système réussite". Pour être bref, je souhaite faire réussir mes soldats en contribuant à mettre en place ce "système réussite" plutôt que de réussir à enchaîner des succès indépendants.

■ Chef d'escadron Grégoire Bondet de la Bernardie

Je souhaiterais, dans un rêve illusoire, être engagé sur le théâtre idéal pour lequel l'objectif et la volonté politique seraient clairement et fermement définis. De préférence dans une opération coercitive qui bénéficierait d'un soutien minimum de la population, et qui me permettrait de mettre en pratique, aux côtés de mes soldats, l'ensemble des savoir-faire maîtrisés par mon unité. Actuellement, aucun théâtre d'opérations n'offre ces caractéristiques d'engagement : la nation ne supporte que du bout des lèvres les opérations conduites par l'OTAN, les missions de l'ONU sont engluées dans un immobilisme inquiétant ; quant aux missions de souveraineté, elles souffrent de la pénurie des moyens. Est-ce à dire que je ne souhaiterais être engagé sur aucun théâtre ? Bien sûr que non, car la satisfaction que l'on trouve dans le commandement, au contact, dans quelque mission que ce soit, de ses propres hommes, ceux que l'on a formés, reste le sel de l'engagement de l'officier. Je voudrais donc pouvoir emmener mes hommes sur tous les théâtres, et découvrir sur chacun d'eux (les hommes et les théâtres) les richesses d'enseignement et d'expérience qu'ils procurent.

■ Chef de bataillon Erwan de Cacqueray

Lors de mes missions de lutte contre l'orpaillage en Guyane, il m'a semblé que ma compagnie participait concrètement et utilement à la défense de la France et ses intérêts. Motivés et comprenant les enjeux de leur engagement, mes soldats se sont particulièrement investis et ont ainsi obtenu des résultats plus qu'honorables. Je pense que l'armée de Terre doit poursuivre ce type de mission qui ne peut être conduite que par des militaires (contrairement à d'autres opérations sur le territoire national comme Vigipirate).

Selon moi, la priorité des enjeux de la France à l'étranger demain reviendra en Afrique. Nos liens avec ses pays doivent être renforcés et revisités : je pense que le *mentoring*⁽¹⁾ (ou le *monitoring*) des armées africaines représente un défi passionnant pour l'armée de Terre de demain. Pour cela, il faudra sans doute adapter nos structures tout en gardant nos capacités d'intervention classique.

Toi, futur chef, es-tu inquiet ou confiant dans l'avenir de nos armées ?

■ Chef d'escadron Cyril Iordanow

A l'image de mon pays, je suis pessimiste à court et moyen terme, et confiant à long terme. A court terme, nos armées se paupérisent avec l'assentiment de leurs chefs car l'État et ses élites ont perdu le sens de leurs obligations, qui sont en premier lieu de remplir ses fonctions régaliennes. Quand le budget des armées est mis en perspective avec celui de la culture, ou de l'égalité des chances, cela traduit une évolution très inquiétante à court terme. A moyen terme, face aux défis qui nous attendent, et qui ont toujours marqué l'histoire de notre pays, je suis encore plus inquiet car les Français compteront sur une armée qui ne sera plus que l'ombre d'elle-même. À long terme, je suis entièrement confiant car la France a toujours su puiser au plus profond d'elle-même pour se redresser et cela s'est toujours appuyé sur ses armées.

■ Chef d'escadron Benjamin Roehrig

En tant que militaire, je suis profondément inquiet. L'École de guerre nous a appris que les marges de manœuvre n'existaient plus, qu'une autre réforme signifierait nécessairement des abandons capacitaires dont les armées ne se remettraient pas. Si tant est qu'un nouveau coup de rabet se profile ; forcément l'inquiétude est de mise.

En tant que citoyen, je ne suis pas inquiet. Il nous appartient, à nous militaires, de faire connaître aux politiques les risques qu'occasionnerait une nouvelle réforme sur les capacités de défense de notre pays. Il s'agit par conséquent de présenter courageusement les véritables enjeux et les conséquences potentielles d'une énième réforme. Ensuite, si les représentants élus de la nation considèrent que ces risques ne sont pas suffisamment importants parce que leur analyse est différente, il faut accepter la décision. Il n'appartient pas aux militaires, en temps de paix, avec des institutions qui fonctionnent normalement, d'entrer en résistance face à des réformes qu'ils considèrent comme mauvaises.

■ Chef d'escadron Fabrice Beurois

A cette alternative, je répondrai si vous m'autorisez cet emprunt au comique troupier "les deux, mon général." En effet, je suis raisonnablement inquiet au sujet du budget alloué et ce qui en découle (les programmes d'équipement ou de modernisation, notamment), l'emploi à court terme de nos armées avec les désengagements qui se profilent (Afghanistan, Liban) et sur notre capacité à assurer indépendamment notre défense (hormis la dissuasion nucléaire). Mais, je reste confiant sur la qualité humaine de nos armées : quoiqu'il arrive, nos soldats conserveront le sens du sacrifice, de la mission à remplir, l'abnégation et l'énergie nécessaires pour le succès des armes de la France.



■ Chef d'escadrons Maurice de Saint-Victor

L'avenir de nos armées dépend avant tout de ce que nos concitoyens veulent en faire. Sur le long terme, la professionnalisation tout comme notre communication sur nos opérations tendent à faire des armées un service public comme un autre. A cela s'ajoute l'absence de menaces tangibles à court terme, ce qui retire de l'importance aux outils et de la valeur à ceux qui servent aux yeux des Français. Ainsi, cette tendance lourde m'inquiète, mais peu pouvant faire beaucoup, je reste confiant.

■ Commandant Ambroise Delassus

Je suis plutôt inquiet. La raison principale est que les armées ne sont plus vues que comme un acteur de la sécurité parmi d'autres. Par manque de moyens et d'hommes, elles deviennent un acteur secondaire, incapable de prendre la direction des opérations. Par ailleurs, par peur de voir des militaires agir sur le territoire national, ce sont les forces de police et de gendarmerie qui ont désormais l'ordre de préséance en termes de "défense et de sécurité". La fonction stratégique "connaissance et anticipation" est majoritairement civile (y compris au sein de la DGSE). Les militaires cantonnés depuis vingt ans aux opérations extérieures (fonction projection), peuvent être soucieux de leur avenir si les opérations ralentissent.

■ Commandant Xavier Janny

Notre génération connaît "la désindustrialisation de la défense", une véritable mise en jachère qui tend à diminuer le poids des armées (ne serait ce qu'en nombre d'électeurs) mais avec de bons côtés (modernisation de nos équipements, meilleures conditions de vie, surtout en temps de crise économique).

Le serviteur militaire doit occuper sa place dans la société et il le fera d'autant plus que s'il sera mobile dans la société civile et infusera son esprit et ses valeurs (mobilité dans le privé et haute fonction publique).

Ce facteur sera révélateur de la maturité et donc de la véritable réussite de la professionnalisation.

■ Chef d'escadron Grégoire Bondet de la Bernardie

Je reste confiant, même si la conjoncture actuelle semble être plutôt défavorable. La situation géopolitique du jour nous prouve que les menaces ne cessent de se développer à travers le monde, allant d'une Chine de plus en plus forte économiquement et militairement à une explosion de l'islamisme terroriste. La haine de l'Occident, quoi qu'on en dise, n'est pas prête à laisser le champ libre à la "paix globale". Dans ce contexte, les armées restent l'élément fondamental de protection face à ces menaces ; leur présence sera par conséquent toujours indispensable. Ces institutions ont traversé les âges en adaptant leur volume et leur organisation au contexte du moment. Aujourd'hui, la partition du monde et l'évolution du coût de la guerre imposent une recherche d'optimisation des moyens au sein d'alliances mais la vigilance sera toujours de mise.

■ Chef de bataillon Erwan de Cacqueray

Je ne suis pas inquiet pour l'avenir de nos armées (nous avons toujours su nous adapter), mais je suis préoccupé par la détermination qu'auront nos chefs à défendre les intérêts des armées. Notre discipline poussée à l'excès (et nos calculs carriéristes) nous conduit trop souvent à atténuer nos difficultés auprès de nos chefs qui ont besoin de connaître la réalité. Dans ce cadre, en se tournant vers la vie des régiments, la Saint-Cyrienne pourrait représenter un relais (hors hiérarchie) pour nos décideurs.

Par ailleurs, je pense que si l'esprit de famille de nos armées a été sauvé, dans les unités des Forces, par l'engagement en Afghanistan en recentrant notre action vers le combat, l'organisation des armées en bases de défense risque de scinder les armées en deux "familles" : l'une, opérationnelle

qui devrait conserver un esprit de groupe (et former sa cohésion contre l'échelon central s'ils n'ont pas les moyens de s'entraîner), et celle des soutiens et des états-majors où l'individualisme et le carriérisme pourraient devenir le seul dénominateur commun.

■ Chef d'escadrons Marc Bonnet

Au-delà des questions de format et de capacité, je suis surtout inquiet par la motivation des troupes dans les années futures. La fin d'un cycle d'opérations extérieures entamé par la guerre du Golfe et la Bosnie sera une vraie rupture dans la gestion des ressources humaines. Or, nous avons eu toutes les difficultés du monde en tant que commandants d'unités à fidéliser nos troupes, la fidélisation étant fortement (trop ?) dépendante de l'attractivité des Opex. Sans cette manne des opérations, comment vont réagir nos EVAT et nos sous-officiers ? C'est mon inquiétude majeure.

■ Commandant François-Xavier Mercey

Je pense qu'il existe un véritable esprit de famille dans l'armée et que c'est bien là sa force, mais qu'il est en crise. Il n'existe cependant que jusqu'à un certain niveau, et dans les unités où la famille régimentaire est une réalité. Cet esprit se délite quand on a quitté les corps de troupe, alors que c'est justement là qu'il devrait se développer. Dès lors, une cassure se produit entre la base et ses chefs, entre le corps et son cerveau. Les subordonnés croient ou trouvent que leurs chefs (parisiens) ne font plus partie de la même famille, tandis qu'en même temps, les chefs déconnectés des réalités semblent perdre le contact avec les troupes. Cette dichotomie, exagérée sans conteste par les chefs comme les subordonnés, est à l'origine de la crise actuelle du moral de l'armée de Terre.

COMMUNIQUÉ

Le général d'Armée Bertrand de Lapresle nous a communiqué un article qui rappelle le 90^e anniversaire de la création de l'Académie de sciences coloniales (à l'époque devenue Académie des Sciences d'Outre-mer). Il traite de la fascinante personnalité du Maréchal Lyautey. Il souligne la parfaite fidélité à l'idéal et aux objectifs de cette Académie en s'appuyant sur les quatre verbes de sa devise : Savoir, Comprendre, Respecter, Aimer. Il insiste ensuite sur l'étonnante actualité des messages que la vision prophétique de Lyautey continue à nous transmettre pour aujourd'hui et pour demain.

Il y a cent ans, le 28 avril 1912, Hubert Lyautey est nommé Commissaire Résident Général de la République Française au Maroc. Il débarque à Casablanca dès le 13 mai 1912.

« Il va se consacrer, en effet jour et nuit à sa mission de création d'un Maroc moderne »

Le texte complet est présenté sur le site de la Saint-Cyrienne www.saint-cyr.org



Association Nationale Maréchal Lyautey : Château de Thorey-Lyautey. 54115 Thorey-Lyautey. Courrier à BP 13851 54029 Nancy Cedex. Téléphone : 03 83 25 12 12 - Email : chateau-lyautey@wanadoo.fr - Site : www.lyautey.fr Fondation Lyautey : 4 rue Amélie 75007 Paris. Courrier à BP 13851 54029 Nancy Cedex. Téléphone : 03 83 25 12 12 - Email chateau-lyautey@wanadoo.fr - Site : www.lyautey.fr

Toi futur chef, commander un régiment te motive-t-il encore, te fait-il encore rêver ?

■ Chef d'escadron Matthieu Dutheil de la Rochère

Le cyrard qui entre au sein de notre institution ne rentre pas pour commander un régiment mais pour commander sa section ; déjà le temps de commandant d'unité semble bien loin. Pourtant, lorsqu'on fait le point, on constate que le temps est passé si vite. La motivation dans la carrière ne tient pas au fait de commander ou non un régiment. De plus, ce temps ne concerne que deux ans d'une longue carrière. Alors, la motivation demeure plus dans la nature des emplois tenus, tenables ou rêvés...

■ Chef d'escadrons Jean-Gabriel Cadoux

Très franchement, pour le moment, seule la perspective d'avancement liée à la réussite au concours et la consolidation du statut d'officier me motive. J'ai eu mes heures d'aventure, mes opérations extérieures et beaucoup d'autres excellents moments, mais la perspective des vingt prochaines années est plutôt très négative. En réussissant le concours de l'École de guerre, j'ai en fait quitté un brouillard pour en gagner un autre.



■ Chef de bataillon Erwan de Cacqueray

Je pense qu'il existe une vraie motivation en dehors de la voie "commandement" pour continuer de servir notre pays au sein des armées. Cependant, les experts sont encore marginalisés et considérés comme des officiers supérieurs de deuxième zone alors qu'ils n'ont souvent pas choisi l'expertise par dépit.

■ Chef d'escadron Gonzague Prouvost

La perspective de commander un groupement de gendarmerie ne me fait pas rêver. Contrairement aux commandements de lieutenant et capitaine, il sera ingrat. Pourtant, il sera le moment fort de la carrière, à n'en pas douter, et il fera appel à l'expérience et à la maturité autant qu'à la fraîcheur de l'idéal saint-cyrien. Je l'attends donc avec détermination et humilité. Ce métier est devenu particulièrement complexe, technique, tout en restant humainement éprouvant et, je crois, fantastique. Il ne fait donc pas rêver, mais demeure un passage attendu, à aborder avec concentration.

■ Chef d'escadrons Maurice de Saint-Victor

Commander pour servir. Oui, cela fait toujours rêver car le régiment est sans doute le lieu où servir prend une forme humaine immédiate. L'investissement quotidien permet de développer un outil qu'on aura plaisir à transmettre à son successeur. Dans le régiment, il existe encore la forme et le fond du métier des armes, et ce malgré les difficultés du quotidien.

■ Chef de bataillon Jean-Baptiste Vouilloux

Entre 30 et 40 ans, un homme (ou une femme) est probablement à l'apogée de ses capacités physiques et intellectuelles : épanoui et sûr de lui, il jouit du dynamisme de la jeunesse et des atouts de l'expérience. Dans le privé, c'est d'ailleurs souvent l'âge auquel on accède aux responsabilités. Pourtant, dans la carrière d'un officier saint-cyrien, cette décennie demeure souvent bien terne. En effet, après les années initiatiques du corps de troupe, cœur de notre vocation, il est temps pour nous de nous engager dans la fastidieuse préparation du concours de l'École de guerre en passant par un diplôme d'état-major (DEM) vexatoire. S'ensuit une longue scolarité "déresponsabilisante" pour les heureux lauréats, puis les premiers postes en état-major où le "jeune breveté" s'épuise à la tâche pour faire ses preuves. Le tout est parfois égayé, pour les plus chanceux, par un passage en BOI⁽¹⁾. A 42 ans, alors que l'embonpoint guette certains, on peut enfin aspirer à commander un régiment, prématurément vieilli par une décennie de remises en cause et coupé de la réalité des unités. Pas étonnant que beaucoup d'entre nous choisissent cette période pour quitter l'institution. Oui, décidément, j'envie les systèmes britannique ou canadien, où les officiers commandent leur compagnie plus tard et leur bataillon plus tôt et dont les chefs tactiques sont des... trentenaires.

■ Chef d'escadrons Julien Mary

Pas toujours. D'autant que le côté purement administratif présenté par la DRHAT ("ne vous inquiétez pas mon jeune ami, après tout vous aurez coché la case") nuit à notre vision de ce temps de commandement que les réformes récentes contribuent à déformer (indicateurs à remplir, relations avec la base de défense).

■ Commandant François-Xavier Mercey

Je n'utiliserai pas le mot "rêver", car il contient une dimension poétique, virtuelle, le contraire de la réalité, que je ne partage pas. Je dirais plutôt "ça te paraît encore être un challenge/un défi ?". Dans ce cadre, oui, cela m'apparaît encore comme un défi. Commander 800 hommes, civils et militaires, gérer les synergies pour atteindre des objectifs opérationnels, tactiques et techniques, professionnels et personnels et partir en opérations avec eux.

(1) BOI : bureau organisation et instruction.

■ Chef d'escadrons Julien Mary

Pas toujours. D'autant que le côté purement administratif présenté par la DRHAT⁽²⁾ ("ne vous inquiétez pas mon jeune ami, après tout vous aurez coché la case") nuit à notre vision de ce temps de commandement que les réformes récentes contribuent à déformer (indicateurs à remplir, relations avec la base de défense).

■ Commandant François-Xavier Mercey

Je n'utiliserai pas le mot "rêver", car il contient une dimension poétique, virtuelle, le contraire de la réalité, que je ne partage pas. Je dirais plutôt "ça te paraît encore être un challenge/un défi ?". Dans ce cadre, oui, cela m'apparaît encore comme un défi. Commander 800 hommes, civils et militaires, gérer les synergies pour atteindre des objectifs opérationnels, tactiques et techniques, professionnels et personnels et partir en opérations avec eux.



(2) DRHAT : Direction des Ressources Humaines de l'armée de Terre.

■ Chef d'escadron Grégoire Bondet de la Bernardie

Oui, bien sûr. Pas de la même manière que lorsque je l'envisageais il y a quelques années. Malgré le caractère peu séduisant du rôle de chef de corps, de plus en plus concentré sur les tâches administratives et de moins en moins sur le commandement au feu (à part quelques privilégiés des régiments de mêlée), le commandement d'un régiment reste l'un des moments de "contact" les plus recherchés dans notre institution. Même si cette expérience s'avère éphémère au milieu de la deuxième partie de carrière, elle reste, avec le passage à la tête du BOI, le moteur qui anime ma motivation pour l'avenir.

■ Chef d'escadrons Marc Bonnet

Très honnêtement, je ne me suis pas complètement épanoui en tant que chef de peloton, et j'ai eu une vraie période de doute pendant mon temps d'officier adjoint. Il y avait déjà beaucoup de difficultés matérielles, une perte de motivation des sous-officiers, et une gestion très délicate de la population des engagés. Mais je sentais qu'il fallait y aller. Et ce temps de commandement a finalement été mon meilleur souvenir militaire, jusqu'à présent.

C'est un peu le même sentiment qui m'habite aujourd'hui. Je ne nie pas que les nouvelles réformes aient entamé la plénitude du commandement de nos anciens, que les opportunités opérationnelles risquent d'être décevantes prochainement, mais il y a un appel.

C'est mystérieux en apparence, mais finalement pragmatique. L'idéal saint-cyrien pourrait se résumer en quelques mots : servir en commandant, quelles que soient les circonstances. C'est pourquoi j'y crois encore.

Toi, futur chef, qu'attends-tu de tes "grands chefs"?

■ Chef d'escadron Benoît Villeminoz

D'être des stratèges. De s'inscrire sur le long terme, de travailler pour les générations à venir. D'être politique au sens noble du terme, c'est-à-dire de comprendre les enjeux, de connaître les rouages de la société et du pouvoir, pour s'en servir à bon escient, pour le bien et la pérennité de leurs institutions.

■ Chef de bataillon Matthieu Pratt

Outre le fait de faire les choix qui engagent l'avenir (capacitaires, de cohérence, d'innovation et d'anticipation) et qui feront que nos armées resteront "à la page", j'attends par dessus tout de nos grands chefs qu'ils soient guidés par le principe de simplicité : l'environnement dans lequel évoluent les armées est devenu plus complexe; pour s'y adapter, nos systèmes de fonctionnement sont eux aussi, devenus plus complexes (parcours différenciés, PEGP⁽¹⁾, administration, etc...). Afin de maintenir un système stable face aux épreuves,

il me semble que nos chefs doivent introduire des schémas simples et systématiques. En bref, entretenir et développer encore l'aptitude des officiers à traduire la complexité en langage simple et applicable pour les échelons subordonnés.

■ Chef d'escadrons Maurice de Saint-Victor

Communiquer davantage vers les Français : nous servons des citoyens parce que nous en faisons partie et parce qu'ils nous ont confié leur propre défense. Sans ce travail d'explication au plus près d'eux, ils ne pourront comprendre les enjeux et difficultés de leur armée, donc de leur pays. La "grande muette" a un devoir de réserve qui ne doit pas conduire à la mise sous silence de la vérité.

(1) PEGP : Politique d'Emploi et de Gestion des Parcs.

■ Commandant Xavier Janny

De jouer leur rôle de conseil auprès du politique, de tenir leur place au sein des institutions, de peser sur les questions de défense mais pas seulement, car en tant que serviteurs de l'État -de nature "exceptionnelle"- , nos généraux peuvent être pertinents à plusieurs titres, surtout dans la période actuelle où nous changeons de paradigme, et bien sûr de défendre les particularités des militaires (qui ne seront jamais des citoyens "normaux").

Pour cela, la société militaire mais également civile doit réfléchir afin de définir notre identité propre et de retrouver ainsi le lien intime qui nous unit : à quand un débat national sur l'identité militaire et ses enjeux ?

■ Chef d'escadron Grégoire Bondet de la Bernardie

En premier lieu de la force de conviction, surtout à l'égard de nos dirigeants politiques et d'être capables de défendre les intérêts de notre institution, dans un monde où il semble que le militaire peine à (re)trouver sa place. Les chefs militaires devraient garder en permanence à l'esprit leur rôle de relais entre le politique et le militaire et la nécessité pour les premiers de déterminer des objectifs clairs et fixes aux seconds. L'impression aujourd'hui est que nos grands chefs militaires ne parviennent pas à faire valoir les nécessités tactiques et stratégiques auprès des décideurs politiques.

■ Chef de bataillon Erwan de Cacqueray

Je suis persuadé que les priorités des "grands chefs" ne sont pas toujours comprises par la base de nos armées alors que la confiance et la sérénité devraient être un pré-requis de l'action de nos subordonnés. Bien que des efforts aient été faits, il faut les poursuivre notamment pour offrir plus de lisibilité dans le déroulement de carrière et la protection (notamment juridique) des militaires.

Toi futur chef, si tu avais un message à faire passer à tes anciens ?

■ Chef d'escadron Benoît Villeminoz

Nos anciens ont un rôle essentiel, à condition d'être des témoins et pas des vieux combattants. S'ils sont modernes, qu'ils ont le recul nécessaire, qu'ils s'expriment en sages, alors ils sont écoutés par les plus jeunes. Ils permettent d'éclairer au regard de leurs expériences. S'ils sont tournés exclusivement sur leurs campagnes, ils intéressent seulement les historiens.

■ Chef d'escadron Matthieu Dutheil de la Rochère

Nos anciens, au-delà de l'aide immédiate pour une réorientation professionnelle, sont attendus pour défendre notre institution. Peut-être le font-ils ?

Le CEMAT doit continuer de promouvoir notre armée de Terre face aux autres armées.

Je pense qu'il est important de ne pas se tromper de communication : notre armée n'est pas une juxtaposition des compétences de divers spécialistes (tireurs Famas, cuisinier, mécaniciens, ...), mais une armée de combattants professionnels au service du pays. Les armées doivent promouvoir ces valeurs notamment vers nos concitoyens et nos politiques (les militaires sont toujours prêts à consentir des sacrifices, s'ils sont reconnus par la nation).

Enfin, nos "grands chefs" au niveau des armées doivent veiller à la cohérence de notre outil de Défense : si des réductions des effectifs et du budget sont exigées par le politique, les moyens d'instruction, d'entraînement et de projection doivent être adaptés (et non sacrifiés).

■ Chef d'escadrons Pierre Biclet

Tout simplement d'être des chefs visionnaires, s'engageant publiquement dans les débats du pays. Le silence de la Grande Muette encourage le déclassement des officiers dans la société et l'affadissement de l'esprit de Défense, dont nous nous plaignons pourtant si fréquemment.

Trop souvent, on entend la Défense se féliciter d'être le bon élève des réductions du budget, sans en retirer le moindre bénéfice. Et surtout au prix d'un silence assourdissant : on l'entend trop rarement aborder les questions stratégiques, les grands sujets de défense, sur le prochain Livre Blanc par exemple. Comment se plaindre dès lors des évolutions actuelles ?



■ Chef de bataillon Erwan de Cacqueray

Les anciens ont un rôle majeur à jouer dans les phases de mutation des armées pour conseiller les plus jeunes et continuer de promouvoir nos besoins (on n'est jamais efficace quand on est son propre avocat). Pour cela, ils doivent ne pas hésiter à rencontrer les jeunes générations en allant à leur contact (je ne suis pas certain que l'inverse soit efficient).

30

Et aux plus jeunes générations de cyrards ?

■ Chef d'escadron Benoît Villeminoz

L'avenir leur appartient. Ils ont forgé leur vocation dans l'histoire militaire, ce qui est normal et souhaitable. Mais leurs combats appartiennent au futur ; ils ne connaissent pas leur ennemi de demain. Mais les valeurs militaires, les principes de la guerre resteront les mêmes. Ils doivent prendre tout ce qu'ils peuvent du passé, mais préparer les guerres de demain.

■ Commandant François-Xavier Mercey

Plus qu'ailleurs, vous devez être fiers du métier que vous avez choisi, car il est exaltant, exigeant et impose des sacrifices souvent énormes. En contrepartie, vous trouverez parfois qu'il est ingrat, et que vous manquez globalement de reconnaissance. Mais ne baissez pas les bras et ne perdez jamais de vue que vos hommes, qui sont au centre du système, comptent sur vous et attendent que vous commandiez. Parce que vous en êtes les chefs.

■ Chef de bataillon Erwan de Cacqueray

Ne pas se laisser perturber par les débats stratégiques et politiques mais se recentrer sur leur cœur de métier de chef. Pour cela, maîtriser les savoir faire de base de nos unités qui sont la cheville ouvrière de nos armées qui ont besoin de chefs passionnés par leur métier et aguerris aux réalités du corps de troupe. (Ne pas se laisser bercer par les sirènes du démolisme stérile et trop facile).

Ne pas pour autant négliger leur culture générale pour mieux comprendre les grands enjeux.

■ Chef d'escadrons Antoine Verley

Qu'ils arrêtent les guerres intestines ASVIC-Saint-Cyrienne, stériles, uniquement le fruit de rivalités et ambitions personnelles, et donnant une image désastreuse aux jeunes générations. Qu'ils profitent de leur relative liberté de ton pour défendre, dans les médias (pas uniquement le Casoar ou le site internet de la Saint-Cyrienne) notre belle institution. J'ai été personnellement déçu par l'absence ou le faible retentissement des réponses institutionnelles et associatives à l'édito de Patrick Besson dans le *Point* du 14 juin dernier.



Rayonner sans complexe dans le civil qui envie nos valeurs (sans pour autant chercher à se comparer à lui).

■ Chef d'escadrons Marc Bonnet

J'ai entendu à Coët un grand chef nous dire un jour : "On est commandé par des cons ! Patience, notre tour viendra !". Cela est resté gravé dans ma mémoire. Et j'ai pu expérimenter la pertinence de cette maxime, à la fois en tant que jeune officier critiquant ses chefs, puis en tant que chef en situation de commandement faisant donc face aux critiques.

Le jeune cyrard doit donc, selon moi, mettre en application deux principes :

- il doit savoir rester à sa place et se rendre compte que son chef a une vision plus mûre que la sienne et qu'il fait face à des contraintes dont il n'a pas connaissance ;

- mais de sa place, il doit absolument dire tout ce qu'il a à dire, car il a une vision utile et pertinente pour son chef.

■ Chef d'escadrons Gautier Saint Guilhem

Je serai volontairement abrupt. Libérez-vous des soucis matériels en gardant de quoi subvenir aux besoins de votre famille pour deux ans afin que tous les jours vous puissiez dire : je sers ici parce que je le veux et je ne suis retenu par aucune raison financière. Vous en serez meilleurs...

Pour toi, futur chef, l'armée en 2020, ce devrait être quoi ?

■ Chef d'escadron Benoît Villeminoz

Vu les contraintes budgétaires, ça sera quelques centaines de milliers d'hommes, peu d'avions et de chars. La force résidera dans ses hommes. L'esprit des maquisards sera peut-être celui de nos armées si notre sol était menacé. L'enjeu de notre génération sera de garder l'essentiel. Les secteurs clés pour le futur seront certainement le nucléaire, le cyber, le renseignement.

■ Chef d'escadron Benjamin Roehrig

L'armée 2020 devrait, pour moi, rester une armée puissante, apte à assurer la sécurité, la défense des intérêts et le rayonnement de la France dans un monde toujours plus incertain. Immanquablement, elle devrait connaître une véritable intégration dans une structure toujours plus européenne.

■ Chef d'escadron Fabrice Beurois

Un outil assez proche de ce qu'il est actuellement : une force armée modulaire capable d'intervenir rapidement sur notre territoire ou en dehors pour défendre nos intérêts et nos accords internationaux, une armée peut-être un peu plus resserrée, mais qui dispose des équipements technologiques permettant de pallier une éventuelle diminution d'effectifs (gardons tout de même à l'esprit que, même si le temps où le nombre faisait la force des armées est passé, il y a un seuil à ne pas dépasser !!). C'est pourquoi les prochains mois seront cruciaux pour que ne se réalise pas ce qu'écrivaient, en novembre 2010, des sénateurs dans le projet de loi de finances pour 2011 consacré à la Défense ("un décrochage militaire de la France pourrait rendre moins légitime son statut de puissance mondiale et de membre permanent du Conseil de sécurité de l'ONU").

En outre, ce sera aussi, sans doute, une armée dotée de matériels que l'on peut se permettre d'acquérir et non plus d'équipements nous permettant de faire face à l'ensemble des pires menaces. Financièrement, on ne pourra sans doute plus s'équiper pour la prochaine guerre !!!

Une part plus importante pourrait être accordée aussi aux réservistes : ne plus se limiter à une compagnie par régiment mais revenir à une structure bataillonnaire par brigade interarmes dans le cas de l'armée de Terre.



■ Chef d'escadrons Maurice de Saint-Victor

Non seulement dissuader par la menace, mais dissuader par une capacité réelle d'intervention. Cette capacité d'agir repose bien davantage sur la réussite du "retour au calme" après deux longues décennies d'intervention dans des conflits n'engageant pas directement nos intérêts vitaux. Maintenant, sans rejeter les leçons du moment, concentrons notre masse grise sur l'essentiel, notre outil sur le nécessaire pour le long terme, c'est ce qui fera la différence. Cette farouche volonté passera par une transition difficile, tel l'entraîneur de l'équipe de France qui repart de zéro après un cuisant échec.

■ Chef d'escadron Benoît Olié

Des soldats sans nationalité, sur le modèle des fonctionnaires internationaux, appartenant aux forces armées de l'OTAN, financés par les différents membres et engagés sur décision du comité, sans interférences nationales.

D'accord, 2020, c'est peut-être un peu tôt.

■ Chef de bataillon Erwan de Cacqueray

Une armée de Terre de 100 000 hommes disposant :

- d'un noyau de force projetable (dotée donc de moyens suffisants) et capable de travailler (réellement) en interallié ;

- d'une capacité de *mentoring/monitoring* notamment en Afrique (une nouvelle forme d'opération ?) ;

- disposant toujours de forces pré-positionnées limitées contribuant au rayonnement de la France à l'étranger et permettant d'accueillir les unités du noyau de force projetable en leur offrant des opportunités d'entraînement (surtout si la diminution des opérations extérieures "classiques" est confirmée).

■ Chef d'escadrons Pierre Biclet

La question pour moi est : quelle armée pouvons-nous avoir en 2030 ? D'ici là, la dette ne sera pas remboursée, la défense demeurera une variable d'ajustement. Les trous dans la raquette continueront de s'agrandir. Dès lors, deux approches sont possibles :

- l'approche patrimoniale consiste à sauvegarder la totalité du spectre capacitaire hérité de nos anciens le plus longtemps possible. L'avantage : border au mieux les réductions de budget. Le risque : les coûts très élevés de ce maintien assèchent les capacités d'investissement et d'innovation. L'ambition devient alors à terme présomption, la capacité de rebond est faible ;

- une approche sélective viserait à maintenir l'excellence dans des secteurs jugés clés en matière d'autonomie de décision et d'action, de sauvegarde nationale (préparer la remontée en puissance), sans s'embarasser des coûts - parfois élevés - de capacités que tôt ou tard (d'ici 15 ans) nous aurons été obligés d'abandonner. La perte y est assumée à défaut d'être souhaitée. C'est là qu'il faut exercer un vrai sens stratégique pour être aux rendez-vous de demain. Au stratège de ne pas céder aux sirènes des industriels mais de penser aux opportunités à saisir et à créer.

Dans ce combat de freinage, soit nous restons au contact au prix de pertes plus lourdes compromettant l'étape suivante, soit nous décrochons dans l'espoir de nous rétablir sur une position plus favorable. Là est le pari, le risque, mais aussi je pense, une vraie ambition.

Point de pessimisme, mais du courage car les espoirs nous sont permis : la France de l'après-guerre, exsangue, ruinée, mettait au point quinze ans plus tard la bombe atomique et revenait au premier plan. Au travail !



Une année à Quantico, vivre l'Ecole de guerre avec l'U.S. Marine Corps.

«Combien tu mesures deuxième pompe ? » Ceux qui ont vu le film Full Metall Jacket se souviennent certainement de cette réplique d'anthologie du sergent instructeur Hartmann lors de la scène où il accueille de façon pour le moins particulière de jeunes recrues souhaitant devenir Marines. Beaucoup se sont certainement demandé si cette scène était exagérée ou plutôt conforme à la réalité. J'ai eu l'occasion de me faire ma propre opinion là-dessus pendant l'année que j'ai passée comme hôte du Marine Corps en tant que stagiaire au Marine Corps Command and Staff College.

32

Poussé par une certaine curiosité et comme un désir de changer de lieux, j'ai demandé à bénéficier d'un des programmes d'échange existant avec des pays alliés pour suivre le cursus de l'Ecole de Guerre avec les Marines. Après onze mois passés avec ma famille en Virginie, je ne regrette pas de m'être porté candidat pour cette formation qui m'a apporté bien plus que je ne m'y attendais. Arrivé mi-juillet à la base du Marine Corps de Quantico, en Virginie, j'ai attaqué le cursus du Command and Staff College (CSC) dès les premiers jours d'août après deux semaines consacrées à l'accueil et la « mise en ambiance » des stagiaires étrangers.

Le CSC, qu'est-ce que c'est ?

Le *Command and Staff College* est une formation obligatoire pour tous les majors du *Marine Corps*. Les structures ne permettant pas d'accueillir tous les officiers concernés à Quantico, seul un tiers d'entre eux environ vient suivre le stage en Virginie pour une durée d'une année. Les autres suivent l'enseignement à distance pendant deux ans pour obtenir le même diplôme. Pas de sélection sur concours ou examen donc, mais une sélection sur dossier pour venir à Quantico car les volontaires sont bien plus nombreux que les places offertes.

Parmi environ deux cents stagiaires, à peine plus de la moitié sont officiers du *Marine Corps*. Outre la trentaine d'officiers étrangers et la cinquantaine d'officiers appartenant aux autres services (*Army*, *Air Force*, *Navy*) disséminés dans chacun des quatorze *conference groups*, une quinzaine

d'étudiants sont des civils travaillant dans des organisations gouvernementales extérieures au *Department of Defense*. C'est ainsi que des cadres du *F.B.I.*, de la *C.I.A.*, des *Coast Guards* et du *Department of State* se trouvent immergés en milieu militaire pour un cursus qui n'a que peu de choses à voir avec leur domaine de spécialité. Cette diversité dans la composition de la promotion apporte une richesse aux *seminars*, les discussions de groupe qui sont le fondement de la pédagogie mise en œuvre au CSC.

La scolarité du CSC est résolument centrée sur une étude du niveau opératif des conflits, allant du niveau équivalent à l'engagement d'une division, à celui d'un théâtre d'opération. Le cursus s'articule autour de quatre matières. *Warfighting*, dont l'objectif consiste à donner aux stagiaires les compétences de planification opérationnelle, et *Ethic and Leadership* sont enseignés principalement par les professeurs de groupe, des officiers supérieurs appartenant aux quatre services - l'un d'entre eux est même un lieutenant-colonel norvégien - Le cours de *Warfighting* comprend, bien entendu, des cours et des exercices de planification de durée variable et de difficulté croissante. *Operational Arts* s'appuie sur des études de campagnes militaires allant de la guerre d'indépendance américaine à l'Afghanistan pour faire comprendre et analyser aux stagiaires certaines décisions prises par des chefs militaires et leur mise en œuvre. Enfin, *Culture and Interagency Operations* a pour but de souligner l'importance pour le chef militaire de comprendre le contexte stratégique dans lequel il agit et la façon d'articuler son action avec les volets civils de l'action de l'Etat pendant un conflit. Ces deux derniers enseigne-

ments sont dispensés par des professeurs civils titulaires d'un PhD (doctorat) respectivement en histoire et en sciences politiques.

Enfin, le CSC offre la possibilité aux stagiaires d'obtenir un *Master in Military Studies* délivré par la *Marine Corps University*. L'obtention de ce grade universitaire dépend principalement de la rédaction d'un mémoire sur un sujet relatif à la défense et la sécurité.

Le CSC, comment ça se passe ?

La qualité de l'accueil réservé par les stagiaires et cadres américains aux officiers étrangers et à leur famille est la première expérience marquante une fois arrivé à Quantico. Tout est fait pour faciliter au maximum les formalités administratives et les opérations liées à l'installation telles que l'ouverture d'une ligne téléphonique ou l'acquisition d'une voiture. Loin de ne constituer qu'un effort de début d'année, cette aspiration à faire en sorte que leurs invités, car beaucoup nous considèrent comme tels, profitent au maximum de leur année aux Etats-Unis, demeure une constante tout au long de notre séjour. Le *sponsor* (i.e. binôme) de chaque officier étranger et la cellule "stagiaires internationaux" sont plus particulièrement chargés de cet aspect, mais tous les camarades de groupe ainsi que les voisins se sentent concernés. Ni ma femme, ni moi, ni nos enfants ne nous sommes jamais sentis isolés ; nous avons toujours pu bénéficier de la présence et du soutien de ceux qui nous entouraient pour faire face aux petites difficultés du quotidien - en anglais - ou tout simplement découvrir le pays où nous vivions. Cela a nettement facilité notre séjour et nous en sommes particulièrement reconnaissants à nos hôtes !

Deuxième caractéristique frappante : la quantité de travail demandé. Certes, nous n'avions que trois à quatre heures de cours par jour, mais toute conférence ou discussion de groupe est précédée d'une préparation comprenant des lectures assorties de questions. La quantité de lecture quotidienne représente donc entre 80 et 130 pages par jour. Ces lectures forment la base sur laquelle chaque officier stagiaire doit pouvoir s'appuyer pour assimiler les enseignements magistraux et participer aux *seminars*. Ces discussions sont guidées par les cadres qui cherchent souvent à susciter un débat à partir des réponses que chaque stagiaire aura apportées aux questions fournies avec les lectures dans le cadre du travail préalable. A cela s'ajoutent les travaux écrits et la préparation du mémoire de Master pour ceux qui ont choisi de se porter candidats. Bref, pas de quoi chômer !

Enfin, j'ai été étonné par les attentes de nos cadres et de certains de nos camarades vis-à-vis de nous, stagiaires étrangers. Dès le premier jour de la période d'accueil des "officiers internationaux", l'adjoint au colonel commandant le *Command and Staff College* nous avait avertis dans son mot d'accueil : "Vous croyez que vous êtes ici pour apprendre comment nous pensons mais en fait votre rôle est de nous familiariser avec votre façon de voir les choses !" La plupart des stagiaires étrangers

n'ont pas mis beaucoup de temps pour réaliser combien cela était vrai : nous avons été fréquemment sollicités tout au long de la scolarité, par nos cadres et parfois nos camarades, pour faire valoir notre point de vue sur les sujets étudiés. Les professeurs valorisent en effet les perspectives qui diffèrent des opinions communément admises aux Etats-Unis et les mettent à profit pour confronter les officiers américains à des prismes de réflexion différents des leurs. Il est d'ailleurs intéressant de constater que le simple fait d'avoir un camarade de groupe étranger conduit bien souvent les officiers américains à s'intéresser à l'actualité de son pays. Nul besoin de préciser que les actualités françaises durant mon séjour américain n'ont pas manqué d'alimenter les conversations aussi bien en classe qu'en privé...

Le CSC, qu'en retenir ?

Il est toujours assez compliqué de tirer des enseignements à chaud d'une expérience, surtout quand elle a été particulièrement riche et intense. Cependant, cette année passée au milieu de mes camarades *Marines* m'aura marqué pour au moins trois raisons. Tout d'abord, la scolarité, aussi exigeante soit-elle, est passionnante. La diversité des thèmes d'étude, la compétence des professeurs et la richesse de leur expérience donnent au cursus académique un grand intérêt. De plus, la pédagogie mise en œuvre permet à la fois un enrichissement mutuel par le débat, d'autant plus que la règle de non-attribution des propos qui prévaut pendant les discussions rend le débat très libre.



(1) FIAS : force internationale d'assistance et de sécurité (OTAN). - (2) Derek Jeter : joueur de baseball, star de l'équipe des New York Yankees.

J'ai aussi découvert les militaires américains sous un nouveau jour. En effet, une première expérience de travail avec eux lors d'une mission de six mois à l'état-major de la FIAS⁽¹⁾ à Kaboul en 2010-2011 m'avait donné l'occasion de côtoyer des officiers américains sympathiques en privé mais souvent assez sûrs d'eux et peu enclins à écouter les conseils ou remarques de leurs camarades alliés pour les affaires liées au travail. Lors de ma scolarité, j'ai plutôt eu affaire à des militaires particulièrement ouverts, se posant beaucoup de questions sur la politique menée par leurs dirigeants et sur leurs institutions, prêts à écouter les remarques ou les critiques venant de l'extérieur et prompts à se remettre en cause. Le fait d'être en présence d'officiers suivant une scolarité a sans doute accentué un trait de caractère que la pression du rythme de travail en état-major et le sentiment d'être trop souvent critiqués en milieu international, avaient probablement estompé.

Mais, au-delà des connaissances militaires acquises et d'une certaine aisance en anglais, le simple fait d'avoir passé une année presque totalement immergé au milieu d'eux me laissera sans doute la marque la plus persistante. En effet, c'est en assistant à leurs réactions aux débats des candidats à l'investiture républicaine pour les élections présidentielles, en percevant l'impact encore actuel de la guerre de Sécession sur leur

façon de voir leur propre société, en discutant de l'avenir de Derek Jeter⁽²⁾ chez les New York Yankees, en tentant de répondre à leurs interrogations sur les élections présidentielles françaises, en leur expliquant que l'interdiction de port d'arme généralisée n'était pas nécessairement préjudiciable à la sécurité publique ou bien encore en débattant avec eux de la place des escargots et du foie gras dans la gastronomie française que j'ai probablement mieux appris à les connaître, à appréhender leur point de vue et à leur faire comprendre le mien pour engager le dialogue.

Au fait, pour ce qui est de l'accueil des jeunes Américains qui aspirent à devenir Marines, il ressort d'une courte visite au *Marine Corps Recruit Depot* de San Diego, en Californie que, même si les noms d'oiseaux ont été bannis des centres de formation sur ordre d'un commandant du *Marine Corps* dans les années 1990 et si les contacts physiques entre instructeurs et recrues, le style et l'ambiance retranscrits dans le film de Stanley Kubrick sont assez fidèles à la réalité : une façon radicale de faire comprendre à ceux qui se présentent au centre de formation que le *Marine Corps* ne vient pas les chercher et que seuls ceux qui le veulent vraiment auront un jour l'honneur de se voir conférer le titre de *United States Marine* !



COMMUNIQUÉ

LA SAINT-CYRIENNE

Présente ses plus vives félicitations
au général François Meyer, promotion 1955-57
élevé à la dignité de grand officier
dans l'Ordre de la Légion d'honneur.

L'Armée et ses gayrriers !

Fin janvier 2012, mon attention a été portée sur un article du magazine Têtu. Celui-ci relatait les mésaventures d'un jeune saint-cyrien homosexuel en Allemagne. Agressé à la sortie d'un bar gay avec son ami, il avait été sanctionné par sa hiérarchie () pour faute contre l'honneur lorsqu'il lui avait fait part des événements. Le journaliste posait alors la question de "l'homophobie dans les Armées". Le titre de l'article, "L'armée part en guerre contre ses homos", laisse clairement entrevoir la teneur de sa réponse.

Peu soucieux de convaincre quelque moraliste suspicieux distribuant les brevets de tolérance comme des bons points, je suis convaincu du principe socratique du "connais-toi, toi-même". C'est pourquoi je reprends cette interrogation à mon compte : sommes-nous "homophobes ?"

Avant tout, il faut distinguer l'armée, institution de la communauté des hommes et femmes qui la compose. L'institution est soumise aux lois de la république. Or la constitution garantit les droits individuels et l'égalité de traitement de tous les citoyens. Donc, non seulement l'institution s'interdit de juger les orientations sexuelles (principe de liberté) mais de plus elle proscriit la discrimination (principe d'égalité).

On en vient naturellement à s'interroger sur la notion d'homophobie. Que qualifie-t-on "d'homophobe" au juste : des offenses publiques et des mesures injustes prises à l'encontre d'individus réputés homosexuels ou bien une hostilité de principe, fruit d'une conviction philosophique ou religieuse ? Les actes discriminatoires entrent dans le champ d'application des lois et sont sanctionnés. Les convictions, en revanche, ne concernent que la conscience de chacun et sont protégées par la liberté de penser (et même de mal penser !) garantie par la constitution.

On pourrait alors clore le débat. L'institution militaire sanctionne les discriminations, ne peut pas, par essence, être homophobe et ses membres sont libres de penser comme bon leur semble. Point final ! Pourtant, j'entends poursuivre un peu plus avant en livrant quelques pistes de réflexion à l'appréciation du lecteur.

Tout d'abord, les militaires ne viennent pas d'une planète lointaine mais de la société française dont ils partagent les aspirations, les angoisses et les tabous. A priori, donc, les militaires reflètent les tendances de leur époque et ne sont ni plus ni moins homophobes que leurs concitoyens. J'aurais même tendance à dire moins. Les missions de souveraineté dévolues à l'armée française ainsi que la recrudescence des opérations extérieures à travers le monde confrontent régulièrement les militaires à d'autres sociétés, d'autres cultures et d'autres visions du monde. J'y vois une sérieuse invitation à l'ouverture d'esprit. Cela ne veut pas dire cautionnement, acceptation ou relativisme, loin s'en faut, mais plutôt l'établissement d'une certaine hauteur de vue et une aptitude à la pondération.

(1) Il avait été désigné pour suivre une formation dans une académie militaire allemande. Le responsable de sa formation, à l'origine de la sanction, a par la suite été désavoué, puis sanctionné par la Bundeswehr.

Cela étant dit, il est vrai que l'image que renvoient les militaires peut parfois sembler équivoque. Les appréhensions des militaires vis-à-vis de l'homosexualité sont susceptibles d'être amplifiées par le mécanisme de la dynamique de groupe. Il s'agit d'un public jeune, plus enclin à se montrer définitif dans ses jugements et à manquer de mesure. Par ailleurs, la forte identité du groupe est une caractéristique majeure des sociétés militaires. Elle se fonde sur des valeurs de camaraderie, de courage et de virilité vigoureusement entretenues et transmises. Tout ce qui serait susceptible d'altérer, de troubler cette identité est vécu comme une agression. Le rejet et l'hostilité sont la manifestation d'un mécanisme de défense abondamment commenté par les sociologues. Le militaire peut donc se montrer "homo-méfiant" (de la même façon qu'il peut se montrer misogyne). Ce n'est pas l'homosexualité en soi, l'orientation sexuelle, qui est en cause mais plutôt ses effets supposés sur le groupe et son identité. Il y a là matière à éduquer nos jeunes : en quoi un homosexuel ne pourrait pas être résolu, viril ou courageux ? Il est de notoriété publique que certains de nos héros légendaires en Indochine et ailleurs étaient homosexuels. Pourtant, nous continuons à être légitimement fiers de leurs hauts faits d'armes en entretenant le souvenir de leur audace.

Enfin, et je crois là que c'est le plus important, le débat suscité par la question de l'homophobie ne tient pas la même place dans la société française et dans les armées. Au risque d'être outrancier, j'ai envie de dire que c'est un débat d'armée de temps de paix. Même s'il ne l'exprime pas nettement, le soldat qui a connu un engagement opérationnel fort sent bien que les choix intimes de chacun comptent peu au moment d'affronter le danger. Devant la mort, les soldats sont dépouillés de leur sexe, leur grade, leurs opinions politiques, religieuses ou encore leur orientation sexuelle. Ils sont égaux. Tout le reste apparaît bien futile au regard de ce qui fonde leur spécificité : avoir le droit de tuer et accepter le risque de mourir.

Au-delà de ce qu'il pourrait parfois laisser paraître, le militaire ne fait pas la "guerre aux homos", il la fait bien suffisamment ailleurs. Sachant que la cohésion est la clef de voûte de l'efficacité d'une armée, il est bien plus attentif aux motifs qui rassemblent qu'à ceux qui pourraient diviser.

